UNIVERSITÉ DU BURUNDI
GRENIER DU SAVOIR DU BURUNDI
Dépôt institutionnel officiel
https://repository.ub.edu.bi

Image de soi d'un ex-combattant (étude menée en commune Mabanda)

Niyomwungere, Jean-Marie; Sous la direction de : Dr. Léandre SIMBANANIYE

2015
UB, Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation
https://repository.ub.edu.bi/handle/123456789/1351

Document téléchargé depuis le **Grenier du Savoir du Burundi** — https://repository.ub.edu.bi

UNIVERSITE DU BURUNDI

FACULTE DE PSYCHOLOGIE ET DES SCIENCES DE L'EDUCATION

DEPARTEMENT DE PSYCHOLOGIE

IMAGE DE SOI D'UN EX-COMBATTANT

Etude menée en Commune MABANDA

Par

Jean-Marie NIYOMWUNGERE

Sous la direction de :

Dr. Léandre SIMBANANIYE

Mémoire présenté et défendu publiquement en vue de l'obtention du grade de Licencié en psychologie

Option : **Psychologie Clinique et Sociale**

Bujumbura, Janvier 2015

DEDICACE

A ma mère ;

A ma tante ;

A la famille Honorable Bernard BUSOKOZA ;

A ma très chère Aline KANYAMUNEZA ;

A mes cousins et cousines ;

A tous les Scouts du Burundi ;

REMERCIEMENT

Au moment où ce travail de recherche touche à sa fin, nous éprouvons un grand plaisir d'exprimer nos sentiments de joie envers les personnes qui ont contribué à sa réalisation.

Qu'il nous soit permis de remercier le Professeur Léandre SIMBANANIYE qui a bien accepté de diriger ce travail. Ses conseils et ses encouragements nous ont été d'une importance capitale pour réaliser ce travail.

Nos sentiments de remerciement s'adressent également à nos éducateurs de tous les paliers d'enseignement que nous avons franchis. Qu'ils trouvent dans l'aboutissement de cette recherche le fruit de leurs efforts.

Que nos parents qui nous ont toujours soutenus durant toutes nos études trouvent ici l'expression de notre profonde gratitude. Nos vifs et sincères remerciements sont adressés particulièrement aux Familles Honorable Bernard BUSOKOZA et Jean Claude NIYONGABO. Leur accueil et leur soutien nous ont beaucoup marqué.

Nous exprimons également notre grande reconnaissance à l'association NTURENGAHO qui nous a accordé notre premier emploi et à la Dynamique AMAHORO-AMANI des Scouts et Guides des Grands Lacs (DSGGL) à travers le Commissaire Général de l'Association des Scouts du Burundi (ASB), Monsieur Constant KABUYENGE.

Nous remercions aussi nos enquêtés. C'est grâce à eux que ce travail a pu s'accomplir.

Nous disons aussi merci à IRADUKUNDA Aline, Paul POROTA Paul et Docteur Steve KAZE.

Jean-Marie NIYOMWUNGERE

SIGLES ET ABREVIATIONS

ASB	: Association des Scouts du Burundi
CI	: Centre d'Instruction
CNDD-FDD	: Conseil National pour la Défense et la Démocratie- Force pour la Défense et la Démocratie
DSGGL	: Dynamique Amahoro-Amani des Scouts et Guides des Grands Lacs
Ed.	: Edition
et al.	: et d'autres
etc.	: et caetera
FAB	: Forces Armées du BURUNDI
FDN	: Force de Défense Nationale
FNL	: Forces Nationales de Libération
FPSE	: Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Education
ONG	: Organisation non Gouvernementale
op.cit	: opere citato (ouvrage déjà cité)
p.	: Page
PALIPEHUTU	: Parti pour la Libération du Peuple HUTU
PDRT	: Programme de Démobilisation et Réintégration Transitoire
PUF	: Presses Universitaires de France
UB	: Université du Burundi

RESUME

La crise qu'a connu le Burundi depuis le 21 octobre 1993 a plongé le pays dans une guerre entre burundais qui a provoqué le massacre des milliers de gens. Il y a eu naissance des mouvements armés qui se sont opposés à l'armée régulière.

Après des années de conflits entre l'armée régulière et ces mouvements armés, l'Accord d'Arusha a été signé conduisant à l'arrêt de la guerre. Les ex-combattants ont été intégrés aux forces de défense et de sécurité pour certains tandis que d'autres ont été démobilisés pour retourner à la vie civile.

Notre recherche s'est intéressée à cette deuxième catégorie. En étudiant l'image de soi d'un ex-combattant, nous voulons savoir comment il s'intègre à la vie civile.

Les résultats de la recherche montrent que compte tenu des souvenirs que la population garde de la guerre, l'ex-combattant est souvent victime des préjugés et des stéréotypes de la part de sa famille et de son entourage. L'auto perception de l'ex-combattant prend source dans son passé en tant que combattant et sa personnalité au contact avec les autres groupes sociaux depuis sa famille restreinte jusqu'à la société toute entière. C'est donc en se comparant aux autres par rapport aux conditions psychosociales et socio-économiques que l'ex-combattant définit sa place au sein de sa société et ainsi construit son image. Nous avons relevé que l'ex-combattant comme tout autre individu, aspire à un bon avenir. Cependant, il rencontre des difficultés d'ordre socio-économique qui le rendent vulnérable. Cela a pour conséquence la limite de l'accessibilité à l'emploi suivi du manque d'initiative chez l'ex-combattant.

TABLE DES MATIERES

DEDICACE i

REMERCIEMENT ii

SIGLES ET ABREVIATIONS iii

RESUME iv

TABLE DES MATIERES v

0. INTRODUCTION GENERALE 1

0.1. Motivation du choix du sujet 2

0.2. Délimitation du sujet 3

PREMIERE PARTIE : CADRE THEORIQUE ET METHODOLOGIQUE 4

CHAPITRE 1 : ELUCIDATION DES CONCEPTS- CLES. 5

1.0. Introduction 5

1.1. Ex-combattant 5

1.2. Préjugé 5

1.3. Intégration sociale 6

1.4. Image de soi 7

1.5. Conclusion 8

CHAPITRE 2 : STEREOTYPE : UNE REPRESENTATION SOCIALE 12

2.0. Introduction 12

2.1. Généralités sur stéréotypes 12

2.1.1. Comment nos stéréotypes peuvent devenir des réalités ? 12

2.1.2. Influence des stéréotypes sur la perception d'autrui 13

2.1.a. Le stéréotype en tant que croyance collective perçue 13

2.1.b. La vérité dans le stéréotype en tant que croyance collective perçue 12

2.1.c. La conception cognitive du stéréoype 13

2.1.d. L'évolution des stéréotypes 14

2.1.e. Les fonctions du stéréotype 15

2.2. Notion sur la représentation sociale 18

2.2.1. Les caractéristiques de la représentation sociale 17

2.2.1.1. Au niveau de la restructuration 17

2.2.2. Les fonctions d'une représentation sociale 19

2.a. L'objectivation 19

2.b. L'ancrage 20

2.2.3. Conclusion 21

CHAPITRE 3 : DU PREJUGE A LA DISCRIMINATION SOCIALE 22

3.0. Introduction 22

3.1. Préjugé comme modalité de la perception sociale 22

3.1.1. Définitions et caractéristiques du préjugé 22

3.1.2. Processus de formation du préjugé 23

3.1.3. Fonctions du préjugé 24

3.a. La differenciation sociale 24

3.b. L'effet pygmalion 24

3.c. La justification sociale 25

3.1.4. Importance et valeur du préjugé 25

3.2. Les origines des préjugés et de la discrimination 26

3.2.1. La personnalité autoritaire 27

3.2.2. L'apprentissage social 27

3.2.3. La compétition et coopération intergroupes 28

3.2.4. La catégorisation et l'identité sociale 28

3.3. Considération sur la discrimination sociale 29

3.4. Conclusion 30

CHAPITRE 4 : PROBLEMATIQUE ET DEMARCHE METHODOLOGIQUE 32

4.0. Introduction 32

4.1. Problematique 32

4.2. Objectifs de la recherche 33

4.2.1. Objectif général 33

4.2.2. Objectifs spécifiques 34

4.3. Méthodologie de la recherche 34

4.3.1. Méthode de la recherche 34

4.3.2. Technique de recherche 35

4.3.2.1. L'entretien semi-directif 35

4.4. Population d'enquête 36

4.5. Travail de terrain 37

4.5.1. La pré-enquête 37

4.5.2. Technique de choix des enquêtés 39

4.5.3. Enquête 39

4.5.4. Procédé de recueil et de traitement des données 41

4.5.5. Conclusion 42

DEUXIEME PARTIE : PRESENTATION DES CAS D'ETUDES, ANALYSE DES DONNEES ET INTERPRETATION DES RESULTATS 43

CHAPITRE 5 : PRESENTATION DES CAS D'ETUDES 44

5.0. Introduction 44

5.1. Le cas « AUD » 44

5.2. Le cas « ZA » 45

5. 3. Le cas « SA » 47

5.4. Le cas « LE » 48

5.5. Le cas « CL » 49

5.6. Conclusion 50

CHAPITRE 6 : L'IMAGE SOCIALE DE L'EX-COMBATTANT 52

6. 0. Introduction 52

6.1. L'ex-combattant face aux préjugés 52

6.2. L'ex-combattant et sa famille restreinte 53

6.3. L'influence de la communication sur l'image sociale de l'ex-combattant 55

6.4. Conclusion 57

CHAPITRE 7: L'ESTIME DE SOI CHEZ L'EX-COMBATTANT 57

7.0. Introduction 58

7.1. L'ex-combattant et son auto perception 58

7.2. Le vécu comportemental de l'ex-combattant 60

7.3. La confiance en soi et l'esprit d'initiative 61

7. 3. 1. L'affirmation de soi 62

7.3.2. L'expression de soi 63

7.4. Conclusion 64

CHAPITRE 8 : L'EX-COMBATTANT ET SES PERSPECTIVES 65

8.0. Introduction 65

8.1. L'ex-combattant et sa vie professionnelle 65

8.2. Les limites psychosociales de l'avenir chez l'ex-combattant 68

8.3. Conclusion 69

CONCLUSION GENERALE 70

BIBLIOGRAPHIE 74

ANNEXES 77

0. INTRODUCTION GENERALE

Bien avant les années de l'indépendance, le Burundi était un pays paisible. Les différentes composantes de sa population vivaient en parfaite entente. Les mésententes qui sont nées surtout à partir des années de l'indépendance ont tout perturbé. Ces mésententes sont liées surtout à la manipulation de la corde ethnique à des fins politiciennes. Le pire s'est produit le 21 octobre 1993 quand le président Melchior Ndadaye qui venait d'être élu a été tué avec ses principaux collaborateurs. Il s'en est suivi un conflit qui n'a épargné personne : des milliers de burundais ont été massacrés, d'autres ont fui le pays, des camps de déplacés sont érigés et certains sont toujours là aujourd'hui.

Des mouvements armés sont nés et la guerre s'est observée entre l'armée régulière et des combattants appelés alors des rebelles. Pour faire face à cette situation, des accords de cessez-le- feu ont eu lieu et le consensus entre toutes les parties prenantes au conflit a abouti à l'arrêt définitif de la guerre, à la formation d'une force de défense nationale intégrée sur base des quotas « ethniques » : 50% TUTSI et 50% HUTU. Les combattants qui n'ont pas pu être intégrés dans les forces de défense nationale ont été démobilisés et sont aujourd'hui connus comme des ex-combattants.

Ainsi, des ONG locales et internationales se sont occupées de la réintégration sociale, économique et professionnelle de ces ex-combattants. C'est donc en ayant à l'esprit des questions sur le vécu de ces ex-combattants au quotidien que nous nous sommes proposé de mener cette recherche.

Bref, les ex-combattants ont vécu des scènes dramatiques durant leur période de passation dans la *rébellion* et après la démobilisation, ils ont été obligés de changer de vie, cohabiter avec l'entourage et vivre une nouvelle vie. Notre objectif est donc d'étudier l'image de soi de l'ex-combattant dans sa vie civile pour pouvoir comprendre leur aspect psychologique et émettre des suggestions.

La présente étude est subdivisée en deux grandes parties:

La première partie comprend le cadre théorique et méthodologique dans lequel il est question d'une part, de l'élaboration d'un cadre théorique de référence, qui est le fondement de notre travail de recherche car permettant de clarifier ses orientations et

d'autre part, de la description de la méthodologie suivie pour la réalisation des objectifs de recherche ainsi que la description du travail de terrain.

La deuxième partie est consacrée à la présentation, analyse et interprétation des résultats de recherche. Enfin, une conclusion générale et des suggestions clôturent notre travail de recherche.

0.1. Motivation du choix du sujet

Le choix d'un sujet de recherche dépend de nombreux facteurs. S'appuyant sur l'idée de PORTNOY (1969, p.101), *« le choix d'un sujet de travail peut dépendre de multiples raisons qui interfèrent, où se mêlent les motifs personnels, les déterminants inconscients, le niveau d'étude et le milieu socio-culturel auquel on appartient ».*

Cela étant dit, le choix de ce sujet n'a pas été le résultat d'un rêve, d'un simple hasard ou de circonstances fortuites. Au Burundi, la question des ex-combattants reste un sujet d'actualité. Ces derniers ont subi des épreuves assez dures durant leur période de combat. A ce sujet, on noterait les scènes dramatiques traversées au champ de bataille et la souffrance liée aux conditions de vie difficiles qu'ils ont vécues. C'est à partir de ce scénario que nous nous sommes interrogé sur l'image de soi d'ex-combattant dans la vie civile étant donné que nos observations nous ont révélé que l'insuffisance des séances nécessaires pour l'initiation à la vie civile d'un ex-combattant lui cause une problématique psychosociale.

En plus, nous nous sommes inspirés par la prise de conscience de l'ex-combattant au niveau de la compréhension de son image de soi. Ainsi, un ex-combattant, une fois qu'il revient à la vie civile, l'image qu'il se fait de lui-même influence son comportement. Il se fait, à tord et à raison, de multiples préjugés aux yeux de l'entourage et de ceux qui l'accueillent en commençant par la famille et ensuite par son milieu environnant. Par la curiosité scientifique, nous avons voulu aller au-delà de nos considérations et préjugés à propos des effets de la guerre qui pourraient empêcher l'adaptation sociale de l'ex-combattant et nuire l'image de soi de ce dernier dans son environnement.

Enfin, une intégration sociale, professionnelle et économique durable repose sur l'image positive de l'ex-combattant lui-même qui, par après se répercute sur son entourage ; nous avons voulu proposer aux intervenants dans ce secteur les fondements de cette image pour enfin aboutir à une paix durable.

L'intérêt de notre étude a porté donc à ce fait que d'autres études menées dans ce domaines se sont pour la plupart intéressées sur l'aspect socio-économique dans le processus d'intégration des ex-combattants ignorant l'aspect psychologique qui, néanmoins garde son importance pour quiconque.

0. 2. Délimitation du sujet

Le phénomène qui nous intéresse à savoir : « *L'image de soi de l'ex-combattant* » est un sujet très vaste. Il s'agit d'un phénomène qui n'a cessé d'attirer l'attention des chercheurs dans différents domaines de la psychologie. A ce sujet, on noterait le cas de NIYONKURU (2008) qui, dans son étude intitulé *« Problématique de réintégration socioprofessionnelle des ex-combattants »* a voulu comprendre les problèmes rencontrés par les ex-combattants ayant reçu une formation dans les centres de formations et de perfectionnement professionnelle étant donné qu'ils sont réintégrés dans une société caractérisée par le sous-emploi et le chômage qui atteignent des propositions considérables.

Quant à NDAYISHIMIYE (2007), il a mené une recherche" *l'image de soi chez une personne démobilisée en situation de handicap sévère.*" Dans son étude, il a réservé une attention particulière aux personnes démobilisées en situation de handicap afin de comprendre l'image qu'elles se font d'elles-mêmes par des propos blessants que ces derniers encaissent et enfoncent au plus profond d'elles-mêmes. Il est important de signaler que nous n'avons pas énumérer tous les chercheurs qui ont fait des études sur les ex-combattants car la liste ne serait pas exhaustive.

Nous nous sommes limité sur les ex-combattants issus des ex-mouvements armés ayant été démobilisés après le cessez-le feu issus de l'Accord d'ARUSHA et ce, en commune de MABANDA.

PREMIERE PARTIE : CADRE THEORIQUE ET METHODOLOGIQUE

CHAPITRE 1 : ELUCIDATION DES CONCEPTS- CLES.

1.0. Introduction

Dans notre travail, pour notre meilleure compréhension et celle de nos lecteurs, nous avons jugé bon de préciser le sens des concepts-clés auxquels nous avons fait recours tout au long de notre travail. Ces concepts sont: ex-combattant, image de soi, intégration sociale et préjugé.

1.1. Ex-combattant

Le concept « ex-combattant » apparaît dans notre thème comme pilier de notre recherche. Il est l'un des mots-clés et nécessite d'expliciter son sens. Selon NIYONKURU (2008, p.9), « *le préfixe « ex » signifie celui qui fut* ». Il suffit alors de pouvoir comprendre ce que veut dire le terme « combattant » pour comprendre ce concept. Cet auteur continue en disant que « *ancien combattant » est un « ex-combattant » c'est-à-dire celui qui fut membre de l'armée régulière ou de la rébellion mais qui ne l'est pas pour l'une ou l'autre raison* ».

Quant au combattant ancien, NIYONKURU (2008, p.12) ajoute : « *Quelqu'un qui est membre de l'un ou l'autre du corps de l'armée ou de rébellion depuis longtemps par rapport aux autres qui sont avec lui* ».

En effet, l'ex-combattant dont il est question dans notre travail est l'ancien combattant dans la crise qui a secouée le BURUNDI depuis 1993 jusqu'à la signature des accords de cessez- le feu entre l'armée régulière et les mouvements armées. Et, quelles que soient les conditions de recrutement ou de départ vers le champ de bataille, est ex-combattant tout burundais qui a participé aux affrontements entre l'armée régulière et mouvements rebelles.

1.2. Préjugé

Ce concept « préjugé » fait partie de notre recherche parce que les membres de la société (l'entourage d'un ex-combattant) peuvent avoir des préjugés en rapport avec ces ex-combattants et les généraliser. Cela a une incidence sur le psychisme de l'ex-combattant car celui-ci prend ces préjugés comme une réalité, les intériorise et influence la façon dont il se perçoit, donc son image de soi.

Pour PIERON (1974, p.351), le terme de *« préjugé »* est *« une attitude favorable ou défavorable à l'égard d'un objet quelconque (par exemple une personne) formée en l'absence suffisante d'expérience réelle (croyance spécifique, stéréotype ou généralisation abusive) et résistant à l'information rigide ».*

De cette définition, nous retenons qu'il est une attitude négative ou positive envers une personne qui est basée sur une croyance spécifique, stéréotype. Elle correspond à notre sujet de recherche car les gens visant autour des ex-combattants peuvent avoir des croyances, des stéréotypes envers les ex-combattants ce qui peut les influencer et handicaper l'image de soi d'un ex-combattant et, par conséquent son avenir.

En effet, cette explication de Piéron est étayée par MUCCHIELLI (1972, p.65) quand il dit qu'*« un préjugé est un jugement a priori, opinion toute faite non prise en compte par le moi, issue de stéréotypes de groupes, soit d'une expérience généralisable à tout ce qui ressemble à l'objet de l'expérience passée et tous les membres de son groupe. »*

Ici, nous constatons que l'on juge et l'on généralise les préjugés à tous les membres du groupe ou de la société. Ce jugement a priori est accepté aussi par KLINNEBERG (1965, p.75) quand il dit : *« (...) un jugement a priori, c'est-à-dire un sentiment ou une réaction envers les personnes ou les choses entières à toute expérience réelle et n'étant par conséquent pas fondé sur elle. Ce préjugé peut être positif, soit négatif et avoir un trait à un grand nombre d'objet divers. »*

S'appuyant sur ces explications de ces auteurs, nous retenons que le préjugé est une attitude, une opinion, un jugement fondé sur les croyances, les stéréotypes que l'on accepte est que l'on peut généraliser sur l'ensemble des membres de son groupe.

1.3. Intégration sociale

Etymologiquement, intégrer vient du mot latin « integrare » qui signifie rendre complet, achever. Selon HOTYAT et DELEPINE-MESSE (1941, p.168), intégration est *« (....) assimilation d'un nouvel arrivant au sein d'un groupe ou au sein d'une communauté quelconque ».*

Nous voyons à partir de cette citation, que l'intégration désigne l'accueil d'un nouveau venu dans un groupe ou communauté, bien sûr par les membres qui composent cette société. Ceci est appuyé par BIROU (1969, p.89) quand il dit que l' *« intégration est conçue comme l'adaptation des parties au tout, les paries étant les membres ou les microgroupes, le tout étant le* groupe *ou le la société globale »*

C'est donc une adaptation qui est facilitée par les personnes avec qui on va vivre, partager les valeurs, les intérêts du groupe ou de la société dont on fait partie.

LAFON (1969, p.16), quant à lui, s'exprime en ces termes pour ce qui est de l'intégration sociale *« (.....) Intégration sociale c'est le degré selon lequel les comportements individuels, les groupes partiels s'accordent à ce qu'attend la collectivité. »*

Nous retenons que l'intégration sociale consiste à intégrer, accueillir, adapter un nouvel arrivant dans une communauté, collectivité ou la société globale. Ainsi, la personnalité et ses comportements, pour qu'il soit intégration sociale complète, doivent être acceptée par les membres accueillant le nouveau venu c'est-à- dire l'individu à intégrer socialement. L'entourage d'un ex-combattant est donc appelé à aider ces ex-combattants pour qu'ils puissent réussir leur intégration durable.

1.4. Image de soi

Etymologiquement, le concept « image » est d'origine latine signifiant « imago ».Selon LABORDERIE (1979, p.13), ce concept signifie: « (....) *toute représentation figurée, liée à l'objet représenté par la ressemblance perceptive* ».

Nous voyons ici que l'image désigne une représentation que l'individu se fait au sens figuré. Ainsi, de l'image, nous pouvons en déduire, le concept de l'image de soi que ROGERS (1981, p.921) définit comme une « *opinion positive et négative qu'un sujet a de lui-même et l'acceptation de soi qui en découle* ».

Nous comprenons que c'est l'identité que l'individu vivant en société avec ses semblables considère comme la sienne ; elle est soit négative soit positive suivant les conditions sociales dans lesquelles se trouve l'individu. Cette identité que se représente l'individu dépendra des interactions existant le groupe social dans lequel il vit et évolue.

Ainsi, DORON et PAROT (1991, p.265) définissent l'image de soi en ces termes : *« l'image de soi est la représentation et l'évaluation que l'individu se fait de lui-même aux différentes situations dans lesquelles il se trouve. Ainsi, il n'en est pas une, mais de multiples images de soi, les images de soi dépendent aussi du regard et des évaluations que les autres portent sur l'individu ».*

L'image que l'individu porte sur lui dépend aussi de la façon dont il est apprécié par les autres de son environnement social. Il s'évalue à partir des représentations de son entourage comme le précisent ces deux auteurs ci- haut mentionnés : *« l'image de soi est la représentation et l'évaluation que l'individu se fait de lui –même à différentes étapes du développement dans lesquelles il se trouve. Ces représentations se construisent à travers un jeu d'identification aux personnes de son entourage ».*

C'est donc une évaluation qui tient compte des réalités de l'entourage de l'individu, qu'il se fait de lui en tenant aussi compte des caractéristiques individuelles.

TAP et VASCONCELOS (2004, p.91) ont aussi tenté d'expliquer les notions de l'image propre et de l'image sociale ; ils s'expriment de cette manière : *« L'image propre est la description de soi- même faite par le sujet de son propre point de vue. L'image sociale est la façon dont le sujet perçoit que les autres le jugent. L'image sociale se réfère à la présence de l'autre dans la conscience de soi en apprenant l'autre dans son rôle d'autrui-miroir. »*

A ce propos, nous comprenons que l'individu se projette dans l'autrui et l'image qu'il se fait de lui-même est influencée par les deux images ci-haut citées, c'est-à- dire l'image propre et l'image sociale. Donc, celle qu'il se donne et celle que la société lui collent. Il se conforme de la façon dont il est jugé par son entourage. Si la société le juge négativement, il intériorise cela dans son psychisme et se considère comme sans valeur et incapable dans son action ou vice versa.

Enfin, l'image de soi qui est un moyen de s'auto-évaluer permet de planifier son futur.

1.5. Conclusion

En conclusion, nous venons de tenter d'expliquer les concepts ci-haut mentionnés, en premier lieu pour pouvoir découvrir leur sens et nous donner une orientation dans notre recherche et en second lieu pour orienter nos lecteurs. Nous

pensons alors avoir éclairé notre esprit et nos lecteurs avant de passer en revue de certaines théories qui sont la base de notre recherche.

CHAPITRE 2 : STEREOTYPE : UNE REPRESENTATION SOCIALE

2.0. Introduction

Dans toute société, il y a des représentations, un système de penser, de sentir des images. Ces représentations sont des schémas perceptifs. Les membres d'une société, d'un groupe, doivent une perception ; c'est-à-dire que les stéréotypes ne manquent jamais dans un groupe social donné, voire dans une société donnée. Les stéréotypes sont inévitables car les membres d'un groupe donné ont tendance à s'apprécier en tenant compte des stéréotypes, une représentation sociale positive qui les poussent même à coopérer et à mener bien leur tâche, à interagir correctement.

Dans ce chapitre, nous avons passé en long et en large cette représentation qui est inévitable aux membres d'une société et qui même deviennent des réalités.

2.1. Généralités sur stéréotypes

2.1.1. Comment nos stéréotypes peuvent devenir des réalités ?

« Les stéréotypes s'expriment au-delà de celui qui les manifestent et construisent une réalité qui devient cohérente. Le réel est rendu conforme à la façon dont on le perçoit ». A partir de cette citation de SCHARNITZKY (2006, p.67), nous comprenons comment les stéréotypes sont inévitables dans une société, une collectivité, un groupe primaire ou secondaire.

En effet, les membres d'un groupe ou d'une société partageant les mêmes valeurs peuvent partager aussi les stéréotypes qu'ils considèrent comme vrais. Ils se disent capables de dire cela et ceci, ils se considèrent capables de tout au détriment des autres ce qui même les poussent à discriminer les autres ne partageant pas les mêmes idées et croyances. Egalement, cela peut amener les individus stigmatisés d'un autre groupe à l'auto discrimination. Dans cette logique, SCHARNITZKY (2006, p.84) ajoute que « *les membres d'u groupe stigmatisé connaissent la nature des opinions classiques développés à leur égard et le stéréotype est connu, intégré et dès lors, il peut représenter une menace par ceux qui sont l'objet.* »

Quand les individus d'un groupe donné ont une représentation donc des stéréotypes aux individus d'un groupe donné (exo groupe), les tendances à les discriminer, à les ignorer, à leur faire confiance est presque nulle. On trouvera des affinités, de sympathie qu'un groupe entretien avec un autre. Mais par contre, les stéréotypes deviendront une réalité au cas où

l'appartenance à une minorité et majorité ethnique mais aussi le handicap physique ou mental, l'obésité ou encore l'orientation sexuelle serait de considérés comme des caractéristiques visibles désignant un groupe sociale à discriminer, à stigmatiser et *« les membres de ces groupes stigmatisés se conforment aux stéréotypes existant à leur égard dans les manifestations diverses de leurs aptitudes victimes et conscients de l'être, les personnes stigmatisées peuvent , sans certaines conditions se comporter en accord avec les principes qu'elles devraient pourtant dénoncer.»* SCHARNITZKY (2006, p.85).

Donc, ces personnes ne le dénoncent pas parce qu'elles ont intériorisé cela et le perçoit comme une réalité comme quoi ils devront être ainsi et que leur place leur convient. Toutefois, le stéréotype étant une représentation inévitable dans un groupe, dans une société devient réalité quand les individus qui les subissent, l'intériorisent et le perçoivent comme une fatalité à eux comme quoi ils devraient être nés socialement stigmatisés. En endossant les croyances, les stéréotypes et toute forme de clichés collectifs, nous sommes tous susceptibles de nous auto discriminer, en nous persuadant que certaines valeurs sont vraies par le jeu du plus grand nombre.

2.1.2. Influence des stéréotypes sur la perception d'autrui

Les sujets ne sont pas seulement perçus comme des êtres physiques indépendants. Ils se trouvent dans une société où ils sont évalués sur tous les plans. Ce sont aussi des objets sociaux qui sont perçus comme des centres d'intention, d'action, de décision. Dans ce cas, la notion du phénomène de stéréotype intervient.

2.1.a. Le stéréotype en tant que croyance collective perçue

Emprunté au vocabulaire de l'imprimerie où il désigne selon BADIN (1986,p.46), *« une plaque métallique (ou cliché) identique à celle d'un type originaire et qui sert à effectuer des tirages en série .»* L'auteur continue en disant: *« il a été introduit dans le domaine des sciences sociales par LIPPMAN (1922, p.46) pour caractériser les images dans notre tête qui s'interposent entre la réalité externe et la perception que nous en avons.»* Le stéréotype est une croyance collective préconçue.

La croyance n'épargne personne sur le plan groupal ou sociétal et touche une catégorie sociale quelconque, un individu dans son entièreté ou un objet quelconque qui ne résulte pas de l'expérience directe de la réalité. Un stéréotype est une image mentale que tout individu se construit à partir de la réalité sociale externe et qui provoque une distorsion plus ou moins grande par rapport à celle-ci. Nous voyageons avec les stéréotypes, nous vivons avec les stéréotypes, nous exerçons nos activités quotidiennes en présences des stéréotypes dans notre tête et nous avons tendance à apprécier tel individu, tel groupe social suivant nos images positives collées dans notre tête, dans nos cerveaux.

2.1.b. La vérité dans le stéréotype

Pour BADIN (1986, p.47), *« il est certain qu'une quantité d'eux n'ont aucun fondement objectif : par exemple les objectifs ou attributs couramment associés à des prénoms.»*

Ainsi, la part de vérité, lorsqu'elle est réelle, peut être expliquée par divers arguments selon lesquels on a soutenu qu'elle serait imputable, dans certaines cas, au fait que le stéréotype envers un groupe minoritaire conduirait, par sa persistance, ces membres, à se percevoir eux-mêmes de la manière dont les caractères, on les étiquette, ou les moments et donc se conformer plus ou moins au stéréotype, à cette représentation inévitable au psychisme humain. Ici, BADIN (1969, p.47), donnant l'exemple des Etats-Unis d'Amérique, précise que *« les stéréotypes à l'égard des Noirs dans certaines régions, ont provoqué l'émergence d'une sous culture inférieure à laquelle beaucoup se sont adaptés.»*

Le stéréotype devient alors véritable quand un groupe social concerné par ce stéréotype en est fier et s'adapte en fonction des représentations que l'exogroupe lui prête. Quand associe le stéréotype à une catégorie de personnes, le risque est que cette catégorie de personnes a tendance à s'y conformer et dans ce cas le stéréotype devient une réalité absolue car, par exemple *« si on associe à la catégorie femme, deuxième sexe, catégorie subordonnée, on finit par créer la réalité.»*

Ceci montre à quel degré, la force d'une représentation envahit nos manières de penser et influe sur notre psychisme et nous transforme. Le stéréotype pouvait donc se révéler au moins partiellement exact, a posteriori, du fait d'une prédiction créative.

Il faut aussi signaler qu'il a des cas où le fond de vérité, sans être applicable à la totalité des individus concernés, correspondrait à certaines caractéristiques de bon nombre d'entre eux. C'est le cas par exemple des croyances collectives sur les relations entre la physionomie et les attributions socioprofessionnelles, au moins pour les catégories extrêmes manuelles et intellectuelles alors qu'un grand nombre n'affecterait des catégories. A ce propos, BADIN (1969, p.48) souligne que « *de toute manière, les perceptions erronées restent incontestables*».

Les représentations, les stéréotypes sont en contact permanente de tous les individus en groupe, communauté, collectivité et société au sens général du terme. Ils sont incontournables.

2.1.c. La conception cognitive du stéréotype

Le stéréotype se distingue du préjugé dans la mesure où « *le préjugé est une attitude envers un groupe, une catégorie sociale, un individu ou un objet qui ne résulté pas de l'expérience directe de la réalité mais du processus affectif irrationnels. Il est favorable ou défavorable*». (BADIN 1969, p.48)

A partir de cette conception, nous constatons que le préjugé est une attitude négative, un jugement négatif envers un individu, un objet ou un groupe social.il a tendance à éloigner, défavoriser un groupe social auquel il est en contact. Le stéréotype est du domaine cognitif car il n'est pas nécessairement marqué par un jugement de valeur. Il se distingue toujours du préjugé avec lequel il est souvent confondu. Partons de cet exemple de (BADIN, idem) ainsi donné : « *la croyance selon laquelle les intellectuels ont le front haut* ». Un stéréotype est un jugement positif envers un groupe social, visant à favoriser le groupe et voire même à lui témoigner la sympathie.

En éclaircissant la relation existante entre le stéréotype et le préjugé, affirmons que le stéréotype est le soubassement du préjugé. Il en constitue la rationalisation: « *Je suis hostile à cette catégorie d'individus parce que je crois qu'ils ont telle caractéristique (.....), je suis défavorable à tel produit, parce que je le crois artificiel et non naturel*». Cela montre pourquoi le préjugé a une tendance discriminatoire car si on est hostile à quelqu'un ou à quelle chose, on cherche toujours à témoigner, à lutter contre, voire même à éviter et à discriminer.

2.1. d . L'évolution des stéréotypes

Tout stéréotype est susceptible d'évoluer. L'expérience directe de la réalité contribue à cette évolution .Si on multiplie les contacts, les voyages, les travaux en commun, les activités quotidiennes ensembles avec un certain groupe social, les stéréotypes qui avaient ce groupe social en question ont tendance à se transformer et évoluer. Partant de l'expérience de SCHRIEKE cité par BADIN (1969,p.50), aux Etats –unis d'Amérique où il a analysé l'évolution des stéréotypes à l'égard des chinois de Californie au fur et a mesure du développement de leur migration et de leur implication, en assemblant de nombreux documents ayant servi à décrire des époques diverses. Voici les conclusions auxquelles il a abouti : *« Au début de 1980, ils étaient rangés « travailleurs, économes, sobres, dociles ou avaient alors besoin d'eux pour certains travaux. Puis, ils commencèrent à entrer en concurrence avec les notions ».* Ici on voit combien le stéréotype, quand il est en contact avec un individu ou un groupe social se transforme, change et évolue avec le temps et c'est la raison pour laquelle *« dès 1867, à l'occasion d'une campagne électorale, ils sont qualifiés de malpropres, renfermés, menteurs, participant à de dangereuses sociétés secrètes.»* Il est donc souvent lié aux modes de relation existante et présente entre les groupes humains. Ce propos souligne et renforce l'importance de l'expérience selon laquelle *« deux groupes de jeunes lorsqu'ils sont mis intentionnellement en contact en situation de compétition suscitent l'apparition de stéréotypes péjoratifs et leur disparation lorsqu'ils sont mis en situation de coopération».*

Le contact humain est donc susceptible d'influencer l'évolution des stéréotypes car l'angoisse et la peur disparaissent, ce qui favorise l'accroissement de l'identification au groupe de référence par conséquent apparition croissante de stéréotypes aux individus de l'exogroupe.

Ainsi, l'apprentissage ou le système éducatif en place et le progrès de l'information (ces mass média) sont aussi susceptibles de faire évoluer les stéréotypes et d'autres peuvent apparaître pour remplir les mêmes fonctions, ce qui nous amène à dire un mot sur les fonctions de stéréotypes.

2.1. e. Les fonctions du stéréotype

Les fonctions du stéréotype relèvent du domaine de la logique. La première fonction est celle d'économie et de la pensée. Nous avons tous un psychisme qui n'a pas de capacité nécessaire et suffisante pour gérer tous les stimuli, toute la réalité sociale dans son entièreté. Donc, il fait recours à la catégorisation sociale en rangeant les individus, les objets ensemble suivant leur ressemblance mais tout cela avec un risque considérable de se tromper étant donc le psychisme individuel n'y parvient pas comme l'affirme W. LIPPMAN, cité par BADIN (1969, p.53) : *« étant donné que l'individu n'a ni le temps, ni l'énergie psychique nécessaire pour opérer une discrimination complète et intelligente à l'orienter de tout ce qu'il perçoit, il simplifie le monde externe en y introduisant des catégories.»*

En effet, c'est un processus inévitable parce que la perception est constante et toutes les croyances, toujours inévitables, participent dans une certaine mesure au phénomène de stéréotypes. Ceux-ci seraient caractérisés par leurs aspects collectifs étant donné que les stéréotypes touchent tous les groupes sociaux, comme une représentation sociale et une extrême simplification. Les stéréotypes sont donc des catégories de l'opinion publique.

A cette fonction d'économie psychique, s'ajoute une autre fonction d'ordre socio-affectif. Elle est très importante car *« elle joue un rôle de renforcement de la cohésion sociale des groupes, de la sécurité affective de leurs membres à l'égard des groupes extérieurs et de justification de leur statut.»*Dit BADIN (1969, p.49).

La fonction socio-affectif des stéréotypes diminue et réduit la tension émotionnelle qui peut résulter de la concurrence virtuelle entre deux groupes endogènes et exogènes ou bien la tension émotionnelle supposée d'un autre groupe sociale n'ayant pas les mêmes affinités et règles d'organisation que le groupe endogène. En tenant compte des stéréotypes du groupe endogène, on peut affirmer que la cohésion sociale est nette par opposition au groupe exogène, à quoi on a tendance à éviter comme le souligne (BADIN, 1969, p.49) en ces termes : *« si je crois que les membres du groupe que je différencie du mien sont salles, paresseux et voleurs, je me définis moi-même et je définis ceux qui appartiennent au même groupe que moi, par opposition, comme : propres, travailleurs et honnêtes .»*

Nous voyons alors que l'association de ces composantes des fonctions logiques d'un côté et socio-affectives de l'autre, nous informe de la persistance de certains stéréotypes même s'ils sont nettement distincts de la réalité sociale en présence. Par conséquent, l'élaboration cognitive des stéréotypes paraît étroitement liée à la situation collective des individus qui développent des positions de discrimination par rapport à un objet donné en fonction de leur appartenance catégorielle. C'est la raison pour laquelle, les individus partageant le même groupe donc la même tâche ont tendance à avoir des affinités au détriment des autres. Ce qui peut développer des stéréotypes négatifs, donc une discrimination. FISCHER (1987, p.106) s'y exprime clairement quand il dit ceci : *« Le facteur discriminatoire semble dépendre de l'appartenance à un groupe plutôt que les conditions individuelles et les conditions d'apparition du stéréotype ne tiennent pas à un choix arbitraire ou à la perception objective, mais à la schématisation des traits proposés .»*

Cette discrimination due aux stéréotypes, toujours négatifs qui par ailleurs sont dû au système de compétition instauré au groupe, disparaît quand les échanges mis en présence dans le groupe sont coopératifs.

On conclut donc que le stéréotype se développe toujours sur un arrière fond de situation sociale et de manière plus précise, son apparition est directement déterminée par les modalités de relations intergroupes quand on sait que les membres de groupe ont toujours des représentations, caractéristiques de tous les êtres humains. Cela nous pousse à parler des représentations sociales.

2.2. Notion sur la représentation sociale

Ce que nous observons, l'environnement social auquel nous sommes toujours confrontés à vivre, est représenté, gravé dans notre psychisme. Une telle connaissance s'élabore à partir de nos propres codes d'interprétation, culturelle et elle constitue en ce sens un phénomène social en soi.

Selon FISCHER (1987, p.118), *« la représentation sociale peut être considérée, au sens large, comme une façon d'organiser notre connaissance de la réalité. Elle est même construite socialement(...) et donne lieu à une construction ou reconstruction de la réalité en intégrant de manière spécifique la dimension psychologique et la dimension sociale ».*

Elle est donc la résultante de la réalité sociale. Dans ce sens, le processus de représentation introduit un caractère de différenciation dans les logiques sociales et les traits individuels. La représentation a alors ses caractéristiques et ses fonctions.

2.2.1. Les caractéristiques de la représentation sociale

Les caractéristiques d'une représentation sociale se remarquent au niveau de la structure et au niveau du contenu.

2.a. Au niveau de la restructuration

En tant que processus, la représentation est tout d'abord la transformation d'une réalité sociale en un objet mental. De ce point de vue, la représentation court toujours le risque de ne pas reproduire convenablement la réalité sociale telle qu'elle se présente sur le terrain. Elle n'est jamais un simple décalque, elle traduit souvent parce qu'elle ne restitue_intégralement les données matérielles et sociales mais la représentation sélectionne en fonction de la place ou la position qu'occupent les individus dans une situation sociale donnée et des relations qu'ils entretiennent avec l'entourage, avec autrui. On se représente des choses en fonction de nos besoins, nos désirs et en fonction des affinités que nous avons avec autrui.

La représentation est également un processus rationnel. De ce fait, elle est une élaboration mentale qui joue en fonction da la situation, d'une personne, d'un groupe, dune catégorie sociale. C'est donc un médiateur de la communication sociale dans la mesure où celle-ci s'appuie sur les objets sociaux ainsi transformés pour les inscrire dans le système social comme des éléments d'échanges.

Il s'agit aussi d'un processus de remodelage de la réalité. La représentation pour but de reproduire des informations signifiantes. C'est la recréation de la réalité car ce n'est plus l'adéquation au réel qui est en cause, même si elle est recherchée mais la recréation de la réalité. La recréation est dynamique, c'est une élaboration indépendante de tout être humain. Le psychisme produit toujours des représentations. Elle est soit produite par un seul individu ou le groupe qui l'énonce. Elle se présente à ce niveau comme une requise et une intériorisation des modèles culturelles et de l'idéologie dominante dans toute société. Quand on a alors une société, on doit toujours faire face à des représentations car les individus se trouvant dans une société quelconque ont

tendance à refouler, à se représenter des items culturels suivant les modes de penser, d'agir et de sentir.

La transformation opérée par la représentation se traduit comme un travail de naturalisation de la réalité sociale. C'est-à-dire que la représentation interprète, transforme, nomme des éléments sociaux en les biaisant. Elle peut apparaître dans ces conditions, comme l'inventaire d'un ensemble d'évidences. La représentation s'impose comme une donné perceptif par un ensemble d'individus qui la transforme et le fait fonctionner comme une réduction élaborée de la réalité sociale qui a pour rôle d'en effectuer une représentation revue et corrigée en l'allégeant du caractère ambigu et pensant qu'elle a pour nous. A ce stade, la représentation commet une erreur car la réalité sociale ne peut être corrigée ou réduite, plutôt elle devrait être interprétée sans la transformer, alors que la représentation ne peut pas réaliser. Ainsi, l'évidence fait donc de la réalité sociale, une chose simple, elle réfère la représentation à un modèle implicite du fonctionnement mental qui est supposé logique, donc rationnel et, par conséquent, non biaisé par des éléments non maîtrisables.

2.b. Au niveau du contenu

Les caractéristiques de la représentation sont aussi liées à son contenu : Le contenu de la communication est tout d'abord cognitif. Il s'agit d'un ensemble d'informations, relatives à un objet social, qui pensent être plus ou moins pauvre et cela se matérialise par exemple si on trouve des gens d'un même groupe social qui possède une information à des niveaux non égaux. Les individus étant réunis au sein d'une communauté, les uns sont bien informés, les autres moins informés et aussi non informés. Ensuite, le contenu de la représentation est marqué par son caractère signifiant.

Ainsi, MOSCOVICI, cité par FISCHER (1987, p.123) s'exprime clairement en ces termes : *« Les significations passent par des images et ces images produisent des significations et, dans une représentation, le caractère figuratif n'est donc jamais indépendant de son caractère figuratif.»* Ceci nous pousse à comprendre le rapport qui existe toujours entre la figure et le sens. La représentation dépend aussi du sens et de la figure, donc du signifiant et du signifié. Enfin, la représentation a un contenu symbolique qui est directement lié au signifiant, de ce fait, *« elle constitue un élément de la représentation, dans la mesure où d'une part, l'objet présent désigne ce qui est*

absent de nos perceptions immédiates et, d'autres part, ce qui est absent prend signification en appuyant sur lui et en lui conférant une des qualités qui investissent le sens. » FISCHER (1987, p.120).

Donc, le contenu symbolique des représentations se réfère à la structure imaginaire des individus d'un groupe social donné et constitue un des modes d'expressions où la réalité est composée par des désirs, les attentes et les sentiments que nous projetons sur elle grâce aux stéréotypes que nous entretenons envers elle.

2.2.2. Les fonctions d'une représentation sociale

Ce sont des processus sur lesquels la représentation sociale prend un appui pour aboutir soit pour déformer la réalité sociale, soit pour la reconstruire d'une façon spécifique. Ces fonctions sont de deux sortes : l'objectivité et l'ancrage. Et, MOSCOVICI, cité par FISCHER (1987, p.122) précise clairement leur fonction : « *elles montrent comment le social s'empare d'un objet, d'une information, d'un événement et les transfigure (...) et assurent de part cette interactivité une fonction de filtrage cognitif dans la mesure où ils intègrent de manière spécifique, la nature flottante, inattendue ou nouvelle des événements, en une vision et cohérente acceptable* ».

2. a. L'objectivation

Comme processus d'agencement des connaissances, c'est un mécanisme par lequel s'opère le passage d'éléments abstraits théoriques à des images concrètes et qui se décompose en trois étapes distinctes.

La première se caractérise par la sélection des informations opérant d'abord comme un filtre qui retient certains éléments et en rejette d'autres, les informations ainsi sélectionnés sont détachées du contexte théorique qui les a produites de sorte, elles sont modelées et reprises par les individus d'une construction spécifique.

La seconde étape est le schéma figuratif qui est le noyau dur de la représentation sociale. Il est constitué par un agencement dialectique, d'une part une condensation d'éléments d'informations et d'autres part par une évacuation de ses aspects les plus conflictuels.

La troisième étape est le processus de naturalisation. Se définissant comme un processus de transformation des éléments de la pensée en de véritables catégories du langage et de l'entourage des catégories sociales, il s'agit de la concrétisation des éléments figuratifs qui deviennent des éléments de réalité. Par conséquent, c'est une refonte d'un certain nombre d'idées de base entre autres les éléments théoriques pouvant devenir des phénomènes objectifs, considérés comme des réalités entières.

2. b. L'ancrage

L'ancrage, fonction de la représentation sociale, comporte trois aspects essentiels à savoir le système d'interprétation, le système de signification et la fonction d'intégration désignant les modalités d'insertion dans le social et des fonctions proportionnelles de cette insertion.

L'ancrage comme un système d'interprétation: *« ce système d'interprétation devient un système médiateur capable de réguler la relation sociale en proposant des répertoires, des typologies qui serviront à évaluer les événements et les conditions. »* FISCHER (1987, p.123-124). Alors, ce système décode l'environnement social qui nous entoure, c'est-à-dire les individus et les situations et nous sert de guide à la compréhension du social.

L'ancrage comme un système de signification, selon FISCHER (1987, p.125), *« le réseau de signification mis en évidence est un aspect central du fonctionnement des représentations car il montre les relations existants entre différents éléments et, de ce point de vue, reflète l'identité des individus des groupes au travers précisément, des diverses significations présentes dans leur représentation. »*

Ainsi, en assurant l'orientation des conduites et des rapports sociaux, elle montre les relations qui l'unissent à une culture déterminée. L'ancrage est perçu comme révélateur de l'inscription sociale.

L'ancrage comme fonction d'intégration : l'individu qui intègre un groupe social donné y entre avec un bagage de représentations, un comportement spécifique à lui mais qui est différent de celui où il intègre ; alors l'ancrage vient modeler et s'intercaler entre les deux types de comportements de représentation de ces deux types de groupe comme le précise FISCHER quand il dit que l'ancrage permet de comprendre comment s'opère le rapport entre le type de représentation préexistant et la nouveauté à laquelle il

peut être confronté et donc de saisir comment s'effectue l'intégration de cette nouveauté dans un système donné, aussi que prédisposition des éléments en interaction. Alors, elle permet de faire un rapprochement et un classement des éléments anciens et nouveaux c'est-à-dire ceux provenant de l'individu qui intègre le nouveau groupe et ceux qui préexistent à ce groupe.

2.2.3. Conclusion

Les stéréotypes, des images dans notre tête, déterminent nos manières de penser, de sentir et d'agir en tenant compte des représentations sociales que l'individu doit toujours tenir en considération avant d'interagir avec les autres de son groupe sociale. Ainsi, une représentation qui est inévitable à tout être humain conduit au développement des préjugés, lesquels poussent toujours à la discrimination.

CHAPITRE 3 : DU PREJUGE A LA DISCRIMINATION SOCIALE

3.0. Introduction

Dans ce chapitre, nous développons en long et en large les préjugées et nous montrons comment une personne peut en être victime et peut même être discriminée grâce aux préjugés qui sont développés à son égard.

3.1. Préjugé comme modalité de la perception sociale

Dans tout groupe, les préjugés sont présents. Les individus d'un groupe social donné, dans les manières d'agir, de communiquer, d'interagir et de penser sont influencés par des préjugés existants ou fondés dans leur milieu de vie ; leur perception et les réactions sont manifestées en fonction de leurs préjugés. Ainsi, des opinions et croyances sont influencées par les préjugés existants dans leur groupe social. A ce sujet, FISCHER (1987, p.104) précise que *« l'analyse du préjugé permet de saisir une des modalités* d'expression *de nos systèmes perceptifs et de préciser les mécanismes d'élaboration mentale et sociale du réel, ainsi que le fonctionnement des questions et des croyances sociales. »*

Alors, le préjugé est comme une photo, une image de ce qui se passe dans le psychisme des individus d'un groupe social donné, donc leurs pensées, sentiments et perceptions.

3.1.1. Définitions et caractéristiques du préjugé

Le préjugé consiste à schématiser la réalité sociale dans un groupe sociale donné. De ce fait, selon FISCHER (1987, p.105), *« il est une attitude de l'individu comportant une dimension évaluative souvent négative, à l'égard des types de personnes ou de groupes, en fonction de sa propre appartenance sociale ».*

Le préjugé accuse un membre ou des membres d'un autre groupe social en lui collant une appellation ou considération non fondée, pour pouvoir le discriminer. A cause de cela, le préjugé *«est une discrimination».* Il écarte les individus de l'autre groupe en le privant de certains avantages. Cette privation ou cette considération de l'autre comme ennemi, non semblable à l'autre est bâti sur des croyances.

De cette conception, FISCHER (1987, p.107) présente les caractéristiques du préjugé en ces termes : *« le préjugé est le fruit d'une combinaison entre une croyance et une valeur. »* Donc, le préjugé renferme deux composantes à savoir la composante cognitive et la composante comportementale. Etant une attitude, les préjugés comportent un cadre d'expression très large qui touche les diverses catégories de groupes sociaux. Ils ont un caractère d'appréciation plus vaste qui intègre un ensemble de représentations diverses relatives par exemple à la race, au sexe, à la religion ou à une classe sociale ou à un groupe social donné.

Le préjugé marque son expression sur la structure des représentations. Il prend l'attitude souvent négative et la généralise sur des individus auxquels n'appartient pas à l'autre groupe.

3.1.2. Processus de formation du préjugé

Selon FISCHER (1987, p.108), *«les préjugés sont des élaborations mentales apprises.»* Nous les empruntons donc en famille, à l'école, dans les groupes dans lesquels nous appartenons, dans les socialisations, dans notre entourage. Bref, ils découlent des processus de socialisation et des phénomènes de scolarisation. Dans le présent point, nous présentons les facteurs d'apprentissage social plus large à savoir :

Socialisation et émergence des préjugés , « *tout comme l'attitude, le préjugé s'apprend et d'une certaine manière se désapprend : il peut apparaître exercer une influence à certains moments de la vie et s'alterner ou disparaître à d'autres.* » FISCHER (1987, p.109).

Les préjugés se développent comme les attitudes. Deux genèses s'apparentent aux phénomènes de socialisation. Ils sont donc le résultat d'un apprentissage que la société inculque à l'individu au cours de leur développement, ils sont d'abord le fruit de l'éducation familiale car les parents servent de modèle à leurs enfants et inculquent des préjugés à ces derniers. Les enfants tentent alors de répéter ce qu' ils ont vu ou entendu et appris de ces parents et transportent cela au monde extérieur qui les entoure. Les enfants apprennent des comportements sociaux par observation et par imitation. Delà, ils acquièrent des les attitudes et surtout les préjugés des parents et les répondent à leur entourage, d'où la socialisation constitue un facteur d'apprentissage des préjugés.

Scolarisation et développement des préjugés : *« la scolarisation est un autre facteur de formation des préjugés. Elles s'intègrent dans l'ensemble des influences qui déterminent nos pensées et nos actions en fonction des contextes dans lesquels nous sommes menés à évoluer »*

Nous pouvons même apprendre des préjugés dans les manuels scolaires et ces préjugés viennent façonner les esprits et nourrir la pensée sociale. La scolarisation développe le préjugé et participe à son maintien. Le préjugé est une représentation acquise et apprise d'abord par l'intériorisation des modèles de nos parents, ensuite tout au long de la vie, l'influence des groupes de pairs, des institutions comme l'école, l'église et du contexte social dans lequel nous avions cultivé nos idées préconçues et les perpétue.

3.1.3. Fonctions du préjugé

Les préjugés ont trois fonctions principales :

- La différenciation sociale
- L'effet pygmalion
- La justification sociale

3. a. La différenciation sociale

Le préjugé assure une fonction essentielle de discriminer. Dans cette logique, FISCHER (1987, p.113) continue en disant : *« la discrimination est un processus interactif qui oriente le comportement vers une justification des attitudes qui ont présidé la discrimination ».* Dans ce sens, le préjugé qui est une attitude cherche des arguments soi-disant fondés pour différencier les individus d'un groupe à l'autre. Il cherche à agir comme une sollicitation et la discrimination est considérée comme un processus réactif à une attente.

Le préjugé consiste, alors dans ces conditions, à expliquer qu'un groupe ne ressemble pas à l'autre, qu'ils sont différents et, par conséquent, opère une discrimination.

3. b. L'effet pygmalion

L'effet pygmalion est un processus qui consisté à créer chez autrui des attitudes qui sont, en fait le résultat d'une perception plus ou moins claire que nous avons à ce

sujet. Pour cela, souligne FISCHER (1987, p.113), *« l'effet pygmalion permet de saisir un autre processus de différenciation, en montrant l'importance du pouvoir des représentations sociales pour changer le comportement.»*

Il faut aussi signaler que l'effet pygmalion ne se manifeste pas uniquement en milieu scolaire mais il se remarque dans toutes les situations sociales que nous sommes appelés à évaluer objectivement les qualités et les performances des individus qui n'appartiennent pas au même groupe : en fonction des attentes qui sont déterminés et orientés positivement ou négativement à leur égard.

3. c. La justification sociale

Cette définition consiste à réduire le coût psychologique d'une représentation en ce qui est du préjugé. Ainsi, FISCHER (1987, p.115) tente de distinguer l'anthropologie et la psychologie sociale dans la perception et la signification du préjugé. Selon lui, *« pour les tenants de la psychanalyse, les préjugés sont considérés comme des systèmes de défense qui vient surtout à réduire l'angoisse ; pour les anthropologues, ce sont des résidus produits par l'apprentissage social et pour les psychologues sociaux, ce sont des processus mentaux permettant de vivre socialement à un moindre coût psychologique et constituent un système de régulation sociale (....)*

Ainsi donc, dans le contenu des préjugés, il y a toujours une justification d'une différenciation des individus des groupes différents. Cette justification non seulement elle constitue un moyen de réduire l'angoisse aux porteurs du préjugé mais aussi elle aide les gens à se faire une idée des choses et à réaliser des choix sans trop de risques ; avec trop de facilité.

3.1.4. Importance et valeur du préjugé

Ces préjugés cherchent à prendre et expliquer nos croyances et les considérer comme des vérités. Ils prennent nos idées et notre manière de voir les choses comme une vérité toute faite.

Selon ALLPORT cité par FISCHER (1954, p.116), *«la plus part des préjugés contiennent ce qu'il a appelé un noyau de vérité».* Ainsi, cette vérité qui est mise entre guillemets résulte de la construction sociale. Il est le produit d'une représentation, d'une schématisation que les membres d'un groupe inculquent dans leur psychisme pour

tenter d'expliquer une réalité sociale. Dans ce cas, les préjugés qui sont mis en présence pour ces individus d'un groupe ou d'une société créent et entretiennent cette réalité sociale. Ces préjugés ne cherchent pas à apprendre cette réalité sociale objectivement c'est-à-dire par l'analyse scientifique mais ils ne visent qu'une efficacité symbolique.

Une deuxième valeur importante des préjugés réside dans leur nature relationnelle. A ce propos, ALLPORT, également cité par FISCHER (1954, p.116) s'y exprime en ces termes : *«En tant que système relationnel, les préjugés constituent une illusion de corrélation, dans la mesure où nous n'utilisons pas forcement de relations entre les caractéristiques objectives en présence.»* En plus, cette nature de relation des préjugés a également une vie sociale établie sur des perceptions partagées mais partiellement inexactes et, sous cet angle, *« ils rendent possible une cohabitation sociale, dans la mesure où ils sont fondés sur une croyance générale que les gens ne sont pas toujours aussi mauvais qu'on ne le dit. »* ALLPORT, cité par FISCHER (1954, p.118).

Une autre importance des préjugés est celui du rôle de facilitateur : ils se présentent comme réducteurs des conflits. Ils ont de ce fait une utilité sociale qui résulte de la distorsion qu'ils imposent à nos croyances en les fondant sur des vérités partielles et donc partiales. Cette partialité se remarque même au niveau du groupe porteur des préjugés à l'égard de l'autre. Ce groupe cherche à se faire une illusion comme quoi il détient la réalité en discriminant ou en accusant l'autre groupe comme non semblable. De toutes les façons, les préjugés sont des expressions de la vérité commune et instaurant une cohérence dans le monde social.

3.2. Les origines des préjugés et de la discrimination

Tout le monde peut se poser les questions suivantes : d'où viennent-ils les préjugés ? Qu'est-ce qui déclenche la discrimination? La discrimination est le résultat des préjugés. Quand nous donnons une identité négative aux membres d'un groupe, nous avons tendance à les montrer qu'ils sont différents par rapport à nous et par conséquent, nous opérons une discrimination envers ce groupe. Alors, nous pouvons placer les origines du préjugé et de la discrimination dans :

- La personnalité autoritaire
- L'apprentissage social

- La compétition et la coopération intergroupe
- La catégorisation et identité sociale

3.2.1. La personnalité autoritaire

Les modèles parentaux guident le comportement des enfants dans le contexte familial. La personnalité autoritaire des parents met les enfants dans le cadre d'une soumission ; elle surveille les manquements de ces enfants aux valeurs traditionnelles, condamne et punit les coupables. Parfois, les parents peuvent avoir des préjugés dans leur psychisme et éprouver une discrimination envers un membre ou des membres d'un groupe externe.

Dans ce cas, ils peuvent inculquer à ces enfants ces préjugés et cette discrimination à ce qu'au cours de leur développement ils manifestent ces préjugés longtemps enseignés et assimilés comme tels. Cet argument est appuyé par ALLPORT cité par FISCHER (1954, p.736) en ces termes: *« L'agression autoritaire à l'endroit des minorités indésirables peut servir de soupape à des sentiments de frustration longtemps réprimés dans le contexte familial.»*

3.2.2. L'apprentissage social

Le rôle de la famille, de l'école, des médias et des groupes de référence est incontournable dans le développement des préjugés et de la discrimination. Ainsi par exemple, l'antisémitisme alpris à l'école et en famille par des jeunes allemands étaient transmis d'un groupe à l'autre et était la source de la discrimination comme le souligne PETRIGREUR, cité par FISCHER (1958, p.739) en disant *« qu'a l'adolescence, les attitudes racistes apprises durant l'enfance ont plus de chances de s'actualiser dans les comportements discriminatoires, surtout quand l'individu se trouve dans un cercle d'amis qui partagent les mêmes préjugé.»* Ceci nous renvoie même à accepter que les comportements racistes transmis d'une génération à l'autre sont le fruit de l'apprentissage social des préjugés que les enfants ont hérité des modèles parentaux, de croyances et d'attitudes captées dans les lieux de socialisation où l'enfant avait traversé au cours de son développement.

3.2.3. La compétition et coopération intergroupes

La coopération entraîne des perceptions, des sentiments de sympathie et des comportements intergroupes positifs tandis que la compétition entre deux groupes pour l'obtention des ressources limitées engendrent des attitudes et des comportements défavorables envers l'exogroupe. A ce propos, SHERIF cité par FISCHER (1966, p.741) soutient que *« plus la concurrence pour l'obtention des ressources limitées et grande, plus les préjugés, la discrimination et l'hostilité seront intenses entre ces groupes »*.

En effet, cette concurrence qui est la cause fondamentale des préjugés et de la discrimination se manifeste entre ces deux groupes en compétition. Le sentiment de haine, de jalousie et de rejet est présent ce qui pousse les deux groupes à s'éloigner en tout. Par contre, s'il y a coopération entre membres d'un groupe endogène, les préjugés sont partagés par les membres qui le composent mais envers le groupe exogène. Dans tous les cas, nous retenons que la compétition et la concurrence sont les causes fondamentales du préjugé et de discrimination.

3.2.4. La catégorisation et l'identité sociale

Les modèles parentaux, l'influence des pairs lui poussent en tant qu'un individu adulte à discriminer ces semblables en se faisant une idée qu'il ne partage pas les mêmes valeurs et par conséquents la même identité

Pour TAJFEL cité par FISCHER (1981, p.749), *« selon la théorie de l'identité sociale, la catégorisation sociale permet à l'individu de se définir en tant que membre de groupe particulier au sein de la structure sociale et le résultat du processus de catégorisation, c'est que l'individu en vient à s'identifier à certains groupes reliés au sexe, à l'âge, à la classe sociale, etc. »*. L'identité sociale suppose donc l'apprentissage dans un groupe social en tant qu'individu semblable à d'autres membres de son groupe. Ainsi pour arriver à une identité sociale positive, le groupe d'appartenance doit être différent des autres groupes sur des dimensions jugées positives et importantes pour l'individu membre de ce groupe. C'est alors cette différence qui crée la discrimination parce que ces membres possédant une identité commune partagent des préjugés à l'encontre d'un exogroupe. En plus, plus les membres du groupe se comparent favorablement aux membres d'un exogroupe, plus ils bénéficient d'une identité sociale négative. A

l'inverse, plus les comparaisons sont défavorables de l'endogroupe, plus il y a une identité sociale positive et par conséquent la discrimination survient entre ces deux groupes.

En résumé, l'enfant, qui est l'être en développement traverse des lieux de socialisation à savoir en premier lieu la famille, l'école, etc. et acquiert des préjugés qui sont véhiculés par les membres des groupes qu'il traverse même étant adulte. Les préjugés sont alors inséparables des groupes d'individus et poussent ces derniers à établir une discrimination.

3.3. Considération sur la discrimination sociale

DAVIDIO et GAERTUER, cités par FISCHER (1986, p.64) définissent *« la discrimination comme un comportement négatif des membres d'un exogroupe envers lequel nous entretenons des préjugés ».*

En effet, bien que la discrimination provienne souvent des préjugés, ce n'est pas toujours le cas. Nos attitudes et nos comportements peuvent à la fois être tributaires de nos convictions et sentiments personnels et de circonstances externes indépendantes de notre volonté interne. C'est le cas par exemple, si une personne peut avoir des préjugés ancrés dans son psychisme contre un groupe social quelconque mais qu'à cause de la loi en vigueur régissant la société dans laquelle l'individu en question est membre lui interdit de pratiquer ses comportements discriminatoires envers d'autres membres de l'exogroupe.

Par contre, l'individu qui n'a pas de préjugés contre un groupe d'individu (l'exogroupe) peut être obligé de pratiquer de la discrimination du fait des encouragements de la loi existante qui ne décourage pas et punit ces pratiques. Dans ce cas, les comportements discriminatoires sont acceptés et tolérés par ces règlements régissant la société dont il est question, chose qui est un handicap majeur pour les individus discriminés parce que ces derniers ne sont partagés ni par la loi ni par la société. Ainsi, si les individus découvrent qu'ils ne sont pas protégés par la loi et par la société, ils se soumettent comme le précise FISCHER (1954, p.67) *« les membres du groupe stigmatisés peuvent se conformer aux stéréotypes existent à leur égard dans les manifestations diverses de leurs attitudes et, victimes et conscients de l'être, les*

personnes stigmatisées peuvent se comporter en accord avec les principes qu'elles devraient pourtant dénoncer.»

En plus, quand un groupe d'individus pratique une discrimination envers un autre groupe exogène, il veut faire justifier des sentiments négatifs qu'il éprouve à l'égard de ce groupe avec lequel il vit en société mais qu'il y a des caractéristiques non semblables qui peuvent les différencier.ces caractéristiques sont souvent d'ordre physique, religieux, idéologique ou culturel. Il faut aussi signaler que les individus discriminés peuvent être à la fois acteurs et victimes dans le sens que leur identité peut dicter leurs attitudes et comportements. Ils s'auto-discriminent à cause des croyances, des préjugés, stéréotypes et des clichés collectifs qu'ils ont intériorisés dans leur psychisme.

Nous pouvons aussi souligner que le fait de juger ou de défavoriser une personne suivant le stéréotype ancré dans le psychisme revient à discriminer et manifester de l'égoïsme . cette dernière consiste à ne pas accepter de cohabiter avec autrui revient à sauvegarder notre identité comme l'affirme FISCHER (1954, p.106) en ces termes : *« discriminer est une façon de lutter contre les aspects inconnus de l'environnement social, d'expliquer la façon dont fonctionne ce qui est différent , de rendre le monde social rationnel et logique, de nous rassurer sur nos propres opinions et compétences sociales et enfin de rester cohérent avec nous-mêmes afin d'assurer une continuité à notre identité .»* C'est donc la façon de se valoriser, de s'aimer tout en réglant l'autre en négligeant ses opinions et ses attitudes. Enfin, en discriminant l'autre, on cherche l'équilibre affectif et la justification des sentiments hostiles envers un groupe social, l'exogroupe.

3.4. Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons signalé les origines, les fonctions et valeurs des préjugés. Nous avons aussi souligné comment les membres de l'exogroupe peuvent développer des préjugées envers les membres de l'endogroupe et par conséquent opérer une discrimination envers eux. Tout cela montre que tous les individus marchent avec les préjugées et que si l'on n'y prend pas garde, on risque de développer une haine et même nuire à la vie de l'autre. Nous vivons en société dans laquelle nous sommes appelé à interagir, communiquer et cohabiter avec l'autrui, nous sommes donc sens à ne pas opérer une discrimination.

Apres ces aspects de la recherche théoriques, vient le moment de présenter la problématique, les objectifs de la recherche ainsi que le support méthodologique de ce travail.

CHAPITRE 4 : PROBLEMATIQUE ET DEMARCHE METHODOLOGIQUE

4.0. Introduction

Dans ce chapitre, nous présentons la problématique, les objectifs de recherche, la méthode et la technique de recherche du présent travail. Nous décrivons le travail de terrain et nous parlons aussi de la collecte des données de recherche.

4.1. Problématique

La crise politico-sociale burundaise qui a commencé en date du 21 octobre 1993 a bouleversé les Burundais et a déchiré le tissu social. Beaucoup de familles ont été décimées et d'autres ont pris le chemin de l'exil après que leurs maisons, leurs biens eussent été incendiés ou pillés. On a assisté à des massacres inter-burundais qui ont entraîné des grandes pertes en vies humaines dans tous les coins du pays. Un conflit à caractère ethnique a éclaté avec une naissance de *rébellion.* On a observé un nombre important de jeunes et adultes en âge actif qui s'est fait enrôler dans des mouvements armés. Au moment où les recrutements se faisaient du côté des mouvements armés, l'armée régulière (ex-forces armées burundaises (ex-FAB) multipliait quant à elle des recrutements des jeunes soldats.

De ces deux côtés, l'enrôlement des jeunes tant aux mouvements armés qu'à l'armée régulière était fondé sur les préjugés que BIROU (1966,p.263) qualifie de *« l'ensemble des comportements et des attitudes d'un groupe en tant que celui-ci à des jugements a priori, des réactions non fondées sur une expérience réelle, des opinions adaptées sans examen à l'égard de lui-même et d'autres groupes ».* Ces jeunes et adultes s'adonnaient à la guerre du fait des préjugés tant politiques qu'ethniques qu'ils avaient intériorisés : les enseignements discriminatoires, les idéologies extrémistes et ethniques

Ainsi, après une longue durée de combat, les parties en conflit aboutissent à un accord d'ARUSHA qui réforma le système politique burundais et d'autres institutions dont l'armée. Elle était réformée au point qu'il y a eu une partie des anciens *rebelles* qui l'a intégrée et une autre qui a regagné la vie civile. Il a été de même pour les soldats de l'armée régulière. Il y eu des démobilisés et ceux qui sont restés dans l'armée. On assiste alors actuellement à deux catégories d'ex-combattants dans la vie civile comme cela se fait dans les d'autres pays post-conflits: ceux qui proviennent de l'armée

régulière et ceux des mouvements armés. Ces ex-combattants intègrent une autre vie où les règles, les normes, les lois et les devoirs différents de ceux de l'armée. Ils doivent cohabiter, vivre avec l'entourage, lequel a le devoir de les accueillir, les intégrer.

L'entourage a donc un rôle primordial de les rééduquer, les soutenir socialement car les scènes dramatiques, des tueries, des conditions de vie difficiles qu'ils ont vécues dans l'armée et les bandes armées se répercutent sur leurs comportements et leurs personnalités. Les expériences vécues lors de la guerre peuvent conditionner leur vie si l'on n'y prend pas garde. Nos observations nous ont révélé que ces ex-combattants qui ont regagné la vie civile ont tendance à manifester des mécanismes de défense comme l'agressivité et l'isolement. Ils aiment former des groupes et consomment de l'alcool et des drogues ensemble parfois même sans crainte des passants.

Etant donné que les ex-combattants et la population environnante partagent la même vie civile, une vie à laquelle ils ne s'étaient pas habitués et qui peut générer des conflits intra-psychiques et intra-personnels personnels, l'image de soi de l'ex-combattant est sûrement le fruit de ces bouleversements. C'est cette dernière qui constitue notre question de recherche. Dans ces conditions nous nous posons la question suivante : Quelle est l'image de soi de l'ex-combattant ? De cette question générale découle les questions spécifiques suivantes :

- Comment l'ex-combattant est-il perçu dans son milieu de vie ?
- Quelle est l'estime de soi de l'ex-combattant ?
- Comment l'ex-combattant conçoit-il son avenir ?

4.2. Objectifs de la recherche

La définition des objectifs consiste pour tout chercheur à préciser certains aspects à acquérir ou des buts à atteindre à la fin de sa recherche. En ce qui nous concerne, les objectifs de notre recherche sont libellés comme indiqué ci-dessous :

4.2.1. Objectif général

Notre recherche a pour objectif général d'étudier l'image de soi de l'ex-combattant.

4.2.2. Objectifs spécifiques

Notre objectif général a été opérationnalisé à travers les trois objectifs spécifiques suivants :

- ✓ Découvrir l'image sociale de l'ex-combattant,
- ✓ Analyser comment l'ex-combattant s'estime,
- ✓ Dégager les perspectives chez l'ex-combattant.

4.3. Méthodologie de la recherche

4.3.1. Méthode de la recherche

En matière de recherche en sciences humaines et sociales, on distingue deux principales méthodes à savoir la méthode qualitative et la méthode quantitative. L'approche quantitative permet de recueillir des données statistiques ; elle vise à grouper, mesurer et classer une série de faits qu'elle soumet à la quantification selon les fréquences d'apparition. Dans cette méthode, la population d'enquête doit être suffisamment vaste comme doit l'être l'échantillon afin d'accéder à une généralisation.

Quant à l'approche qualitative, le phénomène est observé et directement décrit comme tel. Dans cette approche, on peut se passer des hypothèses et l'interprétation des résultats obtenus se réalise non pas en fonction des comparaisons statistiques mais en fonction du phénomène à l'étude. Ainsi, chaque domaine de recherche exige une méthode appropriée pour aboutir à des données fiables et l'efficacité de la méthode dépend du domaine de recherche dans lequel il est utilisé. Il appartient donc au chercheur de choisir la méthode appropriée à sa recherche.

En ce qui nous concerne, il a été question d'observer et comprendre l'image de soi de l'ex-combattant en tant que déterminant de son intégration sociale. Ainsi, une place particulière a été réservée à l'improvisation comme à l'ajustement des événements qui se sont produits lors de l'investigation, le devis de recherche n'étant pas élaboré à partir d'une hypothèse qu'il faut confirmer ou infirmer en faisant appel à des stratégies déjà établies avant même la récolte des données. Donc, notre travail se veut qualitative.

A propos de cette méthode, NOVELLI (1986, p.16) écrit : *« La recherche qualitative est réalisée avec de petits groupes de personnes interrogées, qui, généralement, ne sont pas choisies sur une base de la probabilité. On ne cherche pas à arriver à des conclusions définitives ou généraliser les résultats à la population dans son ensemble.»*

Une recherche qualitative procède avec souplesse. En effet, elle laisse plus d'ouverture à l'enquêteur et lui permet de considérer et d'analyser toute situation ou toute information qui surgit pendant l'enquête. Notre souci n'était pas de généraliser nos résultats à tous les ex-combattants ; plutôt nos conclusions nous ont permis de mettre en évidence l'image de soi de l'ex-combattant. En privilégiant cette méthode, nous avons considéré que chaque cas est un cas à part et il est unique.

L'usage de l'étude de cas exige au chercheur une approche du sujet à l'étude pour analyser d'une façon approfondie le phénomène à l'étude et surtout de comprendre le sujet dans son vécu. A ce propos, LAGACHE (1979, p.33) dit : *« Par l'étude de cas, le psychologue apprend à aborder les êtres humains, à les faire s'exprimer, à se représenter leur vie et leur conduite, à la faveur de l'observation et de l'interprétation des comportements considérés comme significatifs et expressifs».*

Cette méthode nous a permis d'entrer en contact avec les ex-combattants et avons privilégié que notre enquête se fasse dans une situation de face à face. Nous nous sommes ainsi laissé informer par l'interlocuteur physiquement présent en nous intéressant plus à la qualité de l'information qu'à sa fréquence.

4.3.2. Technique de recherche

Le choix des techniques de recherche est dicté au chercheur par l'objet de son étude. En effet, les techniques de recherche sont nombreuses et il appartient eu chercheur de choisir celle qui lui permettra de cerner le mieux possible son étude afin d'atteindre les objectifs qu'il s'est fixés.

Pour notre cas, l'entretien semi-directif s'avère adéquat à notre étude.

4.3.2.1. L'entretien semi-directif

Il existe plusieurs sortes d'entretien mais notre objectif ici n'est pas d'en en faire l'inventaire mais plutôt de présenter celui qui nous avons utilisé à savoir l'entretien semi-directif.

A propos de cette technique, D'UNRUG (1974, p.87) écrit que : *« L'entretien semi-directif consiste à laisser l'enquêté par des relances sans pour autant diriger son*

discours, dire « oui » ou « hum », faire « écho » en répétant les derniers mots émis, de répéter toute une partie du discours».

Le chercheur qui recourt à cette technique prévoit d'avance des thèmes à exploiter sans nécessairement tenir compte de leur ordre de présentation tout en soulignant que cette technique semble la mieux indiquée pour les études centrées sur les attitudes, les sentiments et les expériences vécues par le sujet comme le précisent FESTINGER et KATZ (1974, p.390) *« Les expériences déjà vécues par le sujet comme les intentions qui préparent son futur comportement ne peuvent guère être connues par d'autres moyens. Les perceptions, les attitudes, les opinions qui ne se manifestent pas dans un comportement observable sont accessibles grâce à l'interview ou l'entretien».*

Nous remarquons donc, avec ces auteurs, que la compréhension d'un phénomène comme l'image de soi de l'ex-combattant ne peut se faire que grâce aux contacts directs avec les concernés à travers l'entretien.

4.4. Population d'enquête

La population d'enquête est ce que MUCCHIELLI (1973, p. 16) appelle " univers d'enquête "et qu'il définit comme *« L'ensemble du groupe humain concerné par les objectifs de l'enquête».*

Il importe donc de préciser la population sur laquelle a porté notre étude. En effet, cette étude devrait s'étendre sur tout le territoire national. Cependant, compte tenu de la nature du sujet à l'étude, le manque de moyens matériels et financiers suffisants et la taille de la population à l'étude, tous les ex-combattants ne pouvaient pas faire objet de notre étude.

Ainsi, nous avons limité notre recherche à un nombre réduit d'ex-combattants issus des différents ex-mouvements rebelles ressortissant de la commune MABANDA, laquelle commune servait de point stratégique pour les combattants, parce qu'un petit nombre traité de façon intensive permet une bonne représentation de l'objectif visé. BADIN (1977, p. 49) écrit : *« Il est rare qu'une enquête puisse être menée auprès de l'ensemble de la population que l'on désire étudier».*Ainsi, nos enquêtés ont été choisis sur la base des critères suivants :

- Etre natif de la Commune MABANDA ;

- Avoir été combattant dans l'un des différents mouvements rebelles qui ont combattu sur le territoire du Burundi ;
- Avoir passé au moins 5 ans sur le champ de bataille peu importe les conditions de démobilisation ;

4.5. Travail de terrain

Notre travail de recherche s'avère un travail psychosocial. C'est pour cette raison que nous avons choisi de mener cette étude auprès des ex-combattants ressortissants de trois zones de la commune MABANDA à savoir : GITARA, KAYOGORO et MABANDA.

4.5.1. La pré-enquête

Dans le but d'éviter toute équivoque qui pourrait nous surprendre su terrain vis-à-vis de notre guide d'entretien, celui-ci a été préalablement soumis à un test sur une population revêtant des caractéristiques identiques à celles de la population d'enquête. Autrement dit, la pré-enquête nous a permis de nous familiariser avec le terrain d'enquête et l'instrument de recherche, d'en tester l'efficacité et de nous focaliser sur les objectifs de notre recherche.

A ce propos, FESTINGER et KATZ (1974, p.102) précisent que la pré-enquête a un triple but : *« Elle sert à mettre au point les procédures d'application de l'instrument en cause. On cherchera à savoir le nombre de questions que l'on peut poser au cours d'une interview dans le temps dont dispose l'enquêteur ;*

Elle sert à vérifier si l'énoncé des questions est facilement compréhensible pour les sujets interrogés ;

Elle sert enfin, à s'assurer que les questions posées ou les observations faites atteignent la variable qu'on cherche à mesurer».

Ainsi, notre pré-enquête s'est déroulée au mois d'août, et a porté sur deux cas que nous présentons avec les trois premières lettres de leurs prénoms dans le cadre de sauvegarder leur anonymat. Il s'agit de SIM et JOS. Notre entretien avec SIM a été fait en date du 03 août et celui d'avec JOS en date du 05 août 2014. Le premier cas est un homme âgé de 38 ans au moment de notre enquête et ex-membre du mouvement

CNDD-FDD. Père de 4 enfants, il a servi ce mouvement pendant 8 ans avant d'être démobilisé en 2004. Physiquement normal, SIM présente une cicatrice au niveau de l'épaule gauche où il a été touché par une grenade lors d'une opération militaire en commune MUSIGATI comme il l'a révélé. Quand nous avons voulu savoir comment il a été accueilli dans sa famille lors de la démobilisation il nous a témoigné avoir été bien accueilli d'abord par sa famille restreinte puis par le voisinage. Maintenant commerçant d'une boutique, SIM se réjouit des relations qu'il entretient avec son voisinage car, nous a-t-il dit; il intervient même dans la résolution de petits conflits qui surgissent souvent dans son voisinage. Quant à la question de savoir s'il aurait voulu se faire élire dans l'un ou l'autre organe administratif, SIM nous a répondu par la négative justifiant qu'il préfère plutôt faire du commerce que de la politique.

Le second cas, celui de JOS, est une mère-célibataire ex-combattante au sein du mouvement PALIPEHUTU-FNL. Après avoir passé 5 ans au champ de bataille, JOS a été démobilisée en 2008 étant enceinte de six mois. Au moment de notre enquête nous l'avons rencontrée à GIKOMBE, sa colline natale avec son enfant âgé d'environ six ans. Contrairement au cas précédent, JOS n'a pas été bien accueillie dans sa famille. Ses parents tout comme sa fratrie la discriminaient et l'injuriaient qu'elle était allée se prostituer pour mettre au monde des enfants dont elle ne connaît pas le père.

Cependant, JOS salue la contribution du gouvernement dans le processus de réintégration des ex-combattants dans leurs familles. Les séances de sensibilisation sur la cohabitation des ex-combattants avec les résidents lui ont été très bénéfiques car son entourage a, par après, compris que malgré ce qui lui est arrivé elle reste la sien. A la question de savoir qu'elle souvenir du champ de bataille elle garde, JOS nous a montré son fils dont elle n'arrive pas même aujourd'hui d'identifier le père. Elle a aussi évoqué les cauchemars nocturnes dont elle reste victime malgré le temps qu'elle vient de passer dans la vie civile. S'agissant de la perception de son avenir, JOS le voit obscur étant donné que ce qui rend toute femme heureuse c'est d'être prise en mariage, ce qu'elle n'espère plus à voir son passé.

Signalons à toutes fins utiles que les résultats du pré-enquête nous ont conforté quant à la formulation de notre guide d'entretien et des objectifs de la recherche.

4.5.2. Technique de choix des enquêtés

Nous avons recouru à la technique de « *boule de neige* », une technique non probabiliste qui s'applique à une population qui n'est pas plus grande.

Celle-ci a été privilégié parce qu'elle est, selon MAYER et OUELLET (2003, p.11), « *particulièrement utile au chercheur intéressé à étudier la problématique vécue par une population spéciale, de taille limitée et connu d'une minorité de personnes. Ce sont celles qui peuvent donner des informations sur d'autres qui, à leur tour feront la même chose, (...), jusqu'à ce qu'un échantillon suffisant soit constitué. L'échantillon croît en taille, comme une boule de neige que l'on roule au fur et à mesure que le cycle se répète.*»

Ainsi, les ex-combattants nous ont donné les informations en chaîne car chacun, après avoir fourni les informations sur son cas, nous indiquait les autres qui faisaient comme lui jusqu'à ce que l'échantillon jugé suffisant soit constitué. L'échantillon croît donc alors comme une boule de neige que l'on roule au fur et à mesure que le cycle se répète, notre but étant la saturation de l'information. C'est-à-dire que nos enquêtés donnaient des informations suffisantes jusqu'à ce qu'il ne se produise plus de nouveaux faits quant à la compréhension du phénomène et à l'atteinte de nos objectifs de recherche.

4.5.3. Enquête

Après avoir réalisé le travail préparatoire, nous nous sommes engagé dans l'enquête. Celle-ci a été menée au début du mois de septembre 2014. Au début de chaque entretien, nous nous présentions et par après nous leur expliquions l'objectif de notre recherche afin de décrocher leur consentement et passer l'interview immédiatement ou pour un rendez-vous ultérieur. Nous leur avons expliqué que notre travail s'inscrit dans le cadre d'une recherche pour l'élaboration d'un travail de fin d'études universitaires. Après la présentation, nous leur disions pourquoi nous leur avons choisis et leur garantissions l'anonymat quant aux informations qu'ils allaient nous fournir. C'est pour cette raison que les noms de nos enquêtés ont été désignés par les trois premières lettres de leurs prénoms.

Ainsi, au cours de l'enquête, notre rôle était d'écoute, d'encourager et de soutenir l'expression libre de nos interviewés autour d'un thème préalablement introduit. Nous nous efforcions donc de garder une attitude aussi neutre que possible et

enregistrions toutes les informations fournies par nos enquêtés sans négliger ni privilégier aucun aspect en nous appuyant sur ce conseil de D'UNRUG (1974, p.88): *« L'entretien se dédouble d'une attitude appelée «neutralité attentive» qui consiste à montrer un intérêt constant.»*

Notre enquête s'est déroulée en deux phases à savoir la prise de contact avec les enquêtés et l'entretien proprement dit. Elle a débuté en date du 10 septembre 2014 dans la zone de MABANDA par la prise de contact avec AU, ressortissant de la colline MUTWAZI et SAL qui habite la colline SAMVURA de cette même zone. A ce niveau, nous avions à nous présenter auprès des enquêtés, à leur expliquer le but de notre travail et leur montrer en quoi ils vont nous aider afin de nous consentir sur le rendez-vous et le lieu de l'entretien. C'est ainsi que AU a accepté de le rencontrer à son domicile le lendemain (le 11 septembre) à neuf heures du matin et SA dans l'après-midi du même jour à 16 heures après avoir terminé ses travaux champêtres.

Comme convenu, nous sommes arrivé chez AU dans la matinée du 11 septembre vers neuf heures pour commencer à nous entretenir avec lui à neuf heures et trente minutes. Notre entretien a duré une heure et s'est terminé vers midi dans un climat de satisfaction bien que l'enquêté ait commencé par refuser que nous prenions des sons. Dans l'après midi, nous nous sommes rendu chez SA et l'avons trouvé à la maison entrain d'attacher ses chèvres devant la maison où il leur donnait des herbes. Nous avons dû l'attendre quelques minutes avant qu'il ne nous reçoive dans son salon pour l'entretien. Nous avons commencé à lui présenter le matériel que nous portions ainsi que son rôle pour qu'il ne soit pas étonné de nous voir enregistrer ses sons sans son consentement. Il s'agissait entre autre d'un petit carnet où nous notions souvent les comportements constatés au cours de l'interview, des bandes cassettes et d'un appareil enregistreur. C'est ainsi que nous avons gagné son consentement avant de débuter l'entretien à 16 heures quart et l'achever à 17 heures et demie. La démarche sera la même pour les cas suivants. Les 12 septembre nous nous sommes rendu sur la colline NYAMUGARI de la zone GITARA où nous avons rencontré LE et CL, l'un après l'autre, grâce à SA qui nous a adressé chez LE qui, à son tour, nous a guidé jusqu'à trouver CL.

LE nous donna le rendez-vous du mercredi le 13 septembre à 14 heures et CL le jeudi 14 septembre vers 13 heures à leur domicile. Le jour venu, nous nous sommes

dirigé chez LE et l'avons trouvée assise devant la maison avec ses voisins en notre attente. Nous nous sommes dirigé vers eux, les avons salués avant d'être accueilli dans la maison par notre enquêtée. Arrivé là, nous avons procédé de la même manière que pour les cas précédents et LE a volontairement accepté de s'entretenir avec nous. Notre interview a pris fin à 15heures 45 minutes et nous avons été satisfait de la collaboration de notre sujet. Le jour suivant nous nous sommes rendu chez CL qui habite la même colline mais nous ne l'avons pas trouvé à la maison come convenus. Arrivé là à 13 heures, nous ne l'avons rencontré que vers 14heures et demi en provenance de ses champs et avons commencé notre entretien à 15heures pire pour le boucler à 16heures et quart. Toutefois, nous avons été satisfait par sa contribution et surtout par son ouverture qui a enrichi nos données. Il convient aussi de remarquer que nous nous sommes séparés avec CL nous ayant renseigné sur ZA qu'il connaît depuis le champ de bataille et qui habite la colline KARINZI de la zone KAYOGORO.

Deux jours après (le dimanche 16 septembre), nous sommes allé rencontrer ZA qui, après notre présentation, a accepté de s'entretenir avec nous dans sa petite boutique après l'avoir fermée pendant quelques minutes. C'est ainsi que l'interview fut débutée à 13 heures et quart et clôturée à 14heures dans un climat d'entente parfaite.

Ainsi, cinq cas d'ex-combattants ont fait objet de notre recherche. Il convient de souligner que nous avons décidé d'arrêter la collecte des données après avoir constaté la saturation de l'information. Autrement, nous avions déjà remarqué que la continuation de la collecte ne nous apportait aucune idée qui soit nouvelle.

L'enquête terminée, les données enregistrées ont été retranscrites sur des papiers avant d'être analysées et interprétées. Signalons aussi que nous avons recouru à l'observation directe de nos enquêtés pendant et directement après l'entretien afin de noter certains traits de personnalité qui nous intéressaient.

4.5.4. Procédé de recueil et de traitement des données

Les données ont été recueillies sur des bandes cassettes à l'aide d'un appareil enregistreur. Notons qu'à un moment donné nous avons arrêté la collecte des données après avoir constaté que même en continuant l'énumération, les informations nouvellement recueillies ne nous apporteraient rien de nouveau. Il s'agissait donc de la saturation de l'information. Nous avons ensuite retranscrit les propos de nos enquêtés sur des feuilles de papier afin de les soumettre à analyse complète et mûrie. Dans le traitement des données,

nous avons découpé et réorganisé l'ensemble des résultats de nos observations et entretiens de sorte qu'il y ait toujours une cohérence entre les thèmes et en nous basant chaque fois sur nos objectifs de recherche.

Enfin, nous avons passé à l'interprétation des résultats. A ce niveau, il s'agissait de mener une réflexion sur ces données en vue d'en dégager le sens caché pour aller au-delà de la simple vision des choses. Ainsi, trois thèmes ont été formulés :

- L'image sociale de l'ex-combattant ;
- L'estime de soi chez l'ex-combattant ;
- L'ex-combattant et ses perspectives d'avenir.

Signalons que ces trois thèmes ont été développés sous forme de chapitres dans la deuxième partie de notre travail.

4.5.5. Conclusion

Tout au long de ce chapitre, nous avons posé notre question de recherche et avons formulé nos objectifs de à atteindre à l'issue de ce travail tout en mettant en évidence la démarche méthodologique entreprise pour la récolte des données. Il aussi été question de la présentation de milieu et de la population d'enquête, des difficultés rencontrées sur terrain mais aussi du procédé de traitement des données recueillies. La deuxième partie est donc consacrée à la présentation des cas, l'analyse des données et l'interprétation des résultats de notre recherche.

DEUXIEME PARTIE : PRESENTATION DES CAS, ANALYSE DES DONNEES ET INTERPRETATION DES RESULTATS

CHAPITRE 5 : PRESENTATION DES CAS

5.0. Introduction

Le présent chapitre consiste en la présentation des cas. Cette étape est cruciale car elle permet au chercheur de prendre connaissance du vécu personnel de chacun des sujets enquêtés. Il s'agit ici de cinq cas d'ex-combattants qui habitent dans la commune MABANDA comme le montre notre sujet de recherche. Cette présentation tient essentiellement compte de l'image sociale du sujet, de son estime au sein du groupe social et de sa perception de son avenir.

5.1. Le cas « AUD »

AUD est un jeune homme âgé de 31 ans au moment de notre enquête. Ex-combattant de l'ex-mouvement rebelle CNDD-FDD, AUD habite la colline MUTWAZI de la zone MABANDA en commune MABANDA. Il a été démobilisé en 2004 après avoir passé cinq ans au champ de bataille. Orphelin de père depuis 1993, AUD est issu d'une famille pauvre de trois enfants dont il est l'ainé.

Comme nous avons pu le constaté, le comportement de AUD est beaucoup marqué par une tendance agressive, solitaire et retenue ; ce qui le pousse d'être négativement connoté dans son entourage. Cela se perçoit à travers les réponses qu'il nous a données et la façon dont il nous répondait. En guise d'exemple, quand nous lui avons demandé ce qui l'a poussé à rejoindre les groupes armés, il nous a dit : *« Naripfuza kuba umusirikare ariko kubera ntari narize mu ca reta sinabona uko nokwinjira».*

Ce qui veut dire : *« J'avais l'envie d'être militaire mais comme je n'avais pas étudié je ne voyais pas comment accéder à l'armée régulière».*

Il convient aussi de remarquer que AUD répondait difficilement à nos questions qu'il jugeait sans importance. Il se permettait aussi de ne pas répondre à certaines questions comme celle de savoir le souvenir qu'il garde du champ de bataille. Ce comportement nous a amené à conclure que le temps passé par notre sujet dans les groupes armés ne l'a pas laissé intact quant à sa vie comportementale. Il a été militairement démobilisé sans toutefois l'être moralement.

Sur le plan social, AUD vit dans un milieu social fermé. Il ne s'ouvre qu'aux autres jeunes membres de son parti politique avec qui, selon ses dires, ils ont la même vie. Il le précise en ces termes: *« Jewe abo dusangiye ivyiyumviro turahuza. Abandi birabaraba kuko baratwinuba ngo turi abasirikare. Ariko nawe uravyumva ko uwukoze amakosa tutoreka gufasha mu kumukosora! ».*

Ce qui se traduit *« Moi, ceux avec qui nous partageons les mêmes idées, nous avons une bonne cohabitation. Et les autres on s'en fout parce eux aussi nous discriminent parce que nous sommes des militaires. Mais tu comprends toi aussi que nous ne pouvons pas refuser d'intervenir auprès d'un fautif».*

Il en ressort que AUD se désintéresse de la cohabitation avec les non ex-combattants et s'enchante de son entente avec les autres ex-combattants. Cela nous permet d'à affirmer que AUD et ses amis se voient à un niveau supérieur à celui du reste de son entourage.

5.2. Le cas « ZA »

ZA est un homme de 32 ans qui habite la colline KARINZI de la zone KAYOGORO en commune MABANDA. Père de deux enfants, il vit de l'agro-élevage et du petit commerce après être démobilisé de l'ex-mouvement rebelle PALIPEHUTU-FNL où il a passé six ans. De son souvenir sur le champ de bataille, il a parlé des opérations qu'ils menaient contre l'armée régulière connaissant des pertes de vies humaines où, selon lui, n'eut été le bon Dieu, lui aussi, il serait mort. ZA a aussi témoigné le soutien du PDRT qui leur a beaucoup aidé à se réintégrer malgré les mésententes qui ont suivi entre démobilisés des différents ex-mouvements rebelles. Notre observation de ZA l'a montré en bon père de famille qui consacre le gros de son temps aux travaux champêtres avec son épouse avant de regagner sa boutique dans l'après-midi. Son comportement trouve justification dans sa conviction selon laquelle la guerre ne peut jamais être source de vie et que tuer son prochain c'est plutôt source de malédiction. Il le témoigne en ces termes : *« Uretse ko Abarundi vyashitse tukicana, ingwano nta muntu n'umwe ishobora gukiza. Kira noneho na bibiriya iratubwira ingene Gahini yishe mwenewabo Aberi agahava akahandurira umuvumo agapfa yangara».*

Ce qui veut dire : *« Sauf qu'il est arrivé que nous les Burundais nous nous entretuions, la guerre ne peut jamais être bénéfique à personne. D'ailleurs, la bible nous parle d'un certain Caïn qui a tué son frère Abel et a été maudit avant de mourir».*

Les propos de ZA montrent qu'il a été déçu par la guerre et a tourné le dos à Dieu où il trouve refuge comme il l'a déclaré : *« Ku vy'ukuri tukija ku rugamba twagira tugiye kurondera urukiza ariko twarazimiye kuko ntahandi na hamwe hari urukiza atari kwa Yesu».*Ce qui signifie : *« A vrai dire, quand je me suis rendu au champ de bataille, j' étais à la recherche de la vie mais j' avais fait une mauvaise route car la vie ne se trouve nulle-part ailleurs qu'en Jésus».*

Toutefois, ZA salue l'aide du gouvernement aux ex-combattants à travers le programme de démobilisation et de réintégration de ceux-ci car c'est à partir de des conseils et de l'argent reçus qu'il est parvenu à se réintégrer dans la société jusqu'à fonder son foyer. ZA a affirmé avoir pris conscience du changement de la vie durant six ans qu'ils ont passé dans le centre de démobilisation où ils bénéficient des conseils en rapport avec le comportement à adopter dans la vie « civile » ; ce qui a facilité son retour en famille. Il nous dit : *« Kuva badutwaye kutwegeraniriza hamwe bakatwigisha ingene tuzobana n'abandi naciye mbona ko ubuzima buhindutse. Guhera ubwo natanguye kwigira inama ingene nzobaho nk'umusivire bituma atangorane nagize mu kibano kuva ntashe».* Ce qui signifie : *« Depuis qu'on nous a rassemblé dans le centre de démobilisation pour nous apprendre à cohabiter avec les autres, j'ai directement compris que la vie allait changer. Dès lors, j'ai commencé à me préparer à la vie « civile » ; ce qui m'a épargné de tout problème dans le voisinage».*

Il ajoute aussi que son arrivée n'a pas changé beaucoup de choses dans la voisinage parce que ceux qui cherchaient à le provoquer, il se faisait sourde oreille car il croyait que tout finira un jour. Il témoigne : *« Kubera jewe bansubije mu buzima busanzwe ndavyipfuza, aho ngereye i muhira namenye ingene ndavyitwaramwo nkiyihorerera n'uwushatse kungora nkamwima amatwi.Ego hari abatwita abasaya bakatuvugavuga ariko narabona ko bizoteba bigahera kuko hari n'inyigisho bakomeje kuduha hamwe n'abasangwa».*

Pour dire : *« Puisque j'ai été volontairement démobilisé, j'ai su comment me comporter en famille. Je restais calme et à celui qui me provoquait, je faisais en sourde oreille car*

je voyais que ça finira un jour étant donné que nous avions des rencontres d'échange d'idées avec les résidents».

A la question de savoir les relations que ZA entretient avec les autres ex-combattants, il a répondu qu'il n'a plus rien à voir avec eux plutôt qu'il s'en prend pour ceux qui veulent le développement du pays que ceux qui rêvent toujours de la guerre.

5. 3. Le cas « SA »

Né en 1979 sur la colline SAMVURA de la zone et commune MABANDA, SA est un homme ex-combattant du mouvement PALIPEHUTU-FNL qui a servi ce mouvement pendant sept ans avant d'être démobilisé en 2008. SAL avait voulu être transféré dans l'armée régulière mais n'a pas eu cette chance. S'agissant de ce qui l'a motivé, SA a déclaré qu'il luttait pour l'égalité sociale malgré qu'il ait échoué. Actuellement cultivateur, SAL est un homme calme, de caractère doux et réfléchi. Pour lui, à voir la vie qu'il a mené sur le champ de bataille, c'est la volonté de Dieu qui fait qu'il soit encore en vie. Il le raconte en ces termes : *« Nibutse inzara nashonje nkibuka imisozi nagenze n'imivyimba nahamvye nanje mpatswe kugendamwo, ndaheza ngaca nkora ku rumenyetso kuko habaye ah'Imana mba narapfuye».*

Ce qui veut dire : *« Quand je me souviens combien j'ai eu faim, le trajet que j'ai fait et les cadavres que j'ai enterrés et moi-meme ayant failli y perdre la vie, je fais un signe de croix car moi aussi je serais déjà mort n'eut été le bon Dieu».*

Toutefois, SA critique la manière dont il vit maintenant alors qu'il a lutté pour le pays. Selon lui, le calvaire qu'il vit a débuté avec son retour en famille. Il raconte : *« Kuva nitwa ngo ntashe i muhira, nta mahoro ndigera ngira. Ngishika hoho ngira ntanuwampa na mwaramutse ! Hagira agakomye ngo abo ni baba FNL agasho ngako. Ubu namwe ngira muravyumva ku maradiyo baduhiga buhongo».*

Pour dire : *« Depuis que je suis rentré à la maison, je ne me suis plus senti en sécurité. Dans les premiers jours de mon arrivée, personne ne pouvait même me saluer. S'il surgissait quelque chose, on s'attaquait à nous ex-combattants du FNL et c'était l'emprisonnement. Aujourd'hui, je pense que vous aussi vous le suivez à la radio, on nous chasse comme des animaux ! »*

Pour SA, le fait d'être ex-combattant constitue un problème majeur dans sa vie sociale car cette condition ne lui permet pas qu'il soit consulé dans la résolution des conflits inter voisins ni de se faire élire dans l'une ou l'autre institution. Il l'a exprimé ainsi : *« jewe aha ndi nk'igicibwa ! Ndetse n'uko gutatura abatase canke data uko kwitoza, jeho n'iyo ndenganijwe sintunganirizwa. Hama nawe ngo kwitoza ! Mbe data hari uwutora umwasaya ! »*

Ce qui signifie : *« moi, ici je suis discriminé ! De par cette concertation dans la régulation des conflits inter voisins, moi-même je suis victime de l'injustice. Et tu amènes les histoires de se faire élire ! Peut-on élire un assaillant ? »*

A la question de savoir ce qu'il compte faire pour améliorer son mode de vie, SA déplore le soutien de l'Etat aux seuls ex-combattants du CNDD-FDD et reste conscient qu'il ne pourra jamais progresser tant qu'il sera malmené par ces derniers car ceci entache d'une manière ou d'une autre son image sociale.

5.4. Le cas « LE»

LE est une femme ex-combattante de la colline NYAMUGARI de la zone GITARA en commune MABANDA. A l'âge de 16 ans, elle a été enlevée par les rebelles du CNDD-FDD en 1999 et a servi ce mouvement jusqu'en 2004, l'année de sa démobilisation. LE est souriante, accueillante et éloquente comme nous avons pu le constater lors de notre entretien.

Néanmoins, quand nous avons voulu savoir comment elle a vécu le champ de bataille, elle a observé une période de silence et a commencé à pleurer nous demandant de sauter cette question, ce que nous lui avons accepté. Son retour en famille lors de sa démobilisation a constitué un moment de grande joie dans la famille. Elle le raconte en ces termes : *« Jewe aho nagaruka muhira wari nk'umunsi mukuru. Baratamvye baradyoherwa kuko hari n'abari baziko noba narapfuye»,*

C'est-à-dire : *« Moi, quand je suis retournée en famille, c'était comme une fête. Ils ont dansé et se sont amusés parce qu'il y avait ceux qui pensaient que je étais déjà morte».*

Il va sans dire que ce soit dans sa famille ou dans le voisinage, LE a été accueillie à bras ouverts. Même ceux qui avaient tendance à la discriminer ont fini par comprendre qu'elle n'était plus combattante et qu'ils devaient vivre ensemble grâce aux

groupes de parole qui étaient souvent organisés dans le cadre du processus de réintégration des ex-combattants. C'est d'ailleurs pour cette raison, selon elle, qu'elle a eu la chance d'être prise en mariage comme les autres filles. Elle se réjouit de la cohabitation d'avec son mari en particulier et son voisinage en général. Cela apparaît dans ses propos : *« Jewe uretse ubuzima bubi nagize nkiri mw'ishamba, aho badusubirije mu buzima busanzwe nta ngorane nasubiye kugira. Imana yarampezagiye ndaronka uwo twubakana kandi twibaniye neza. Kandi noneho n'ababanyi banje mbona twibaniye neza».*

Pour dire : *« Moi, sauf que j'ai mené une mauvaise vie dans la forêt, depuis que nous avons été démobilisés, je n'ai plus eu de mauvaise vie. Dieu m'a bénie, je suis mariée et je suis en bon termes avec mon mari. Et nous cohabitons bien avec nos voisins».*

Il convient aussi de signaler que LE est une femme leader dans une des associations pour femmes dans sa Commune. S'agissant de la conception de son avenir, LE évoque la question de la pauvreté et du changement climatique qui rongent le pays n'eut été sous lesquels elle pourrait vivre aisément de son agriculture.

5.5. Le cas « CL »

CL est un jeune homme ex-combattant du mouvement CNDD-FDD. Il vit sur la colline NYAMUGARI en Commune MABANDA. Il a servi ce mouvement depuis 1996 et y est entré volontairement dans l'optique de lutter pour la libération de son ethnie selon ses dires. Il a été démobilisé par contrainte en 2004 et est retourné sur sa colline natale.

Son arrivée en famille a été un problème pour celle-ci car CL témoignait d'un comportement antisocial. Il explique : *« Kuberako bansubije mu buzima busanzwe ntabishaka hariho ukuntu numva ntoshobora kubaho atakigwanisho mfise. Ndibuka ko namaze iminsi ngendana inkota kugira uwuza kunkoroga nivune. No muhira barantinya kuko babona nkaza ishavu».*

Ce qui veut dire: *« Puisque j'ai été involontairement démobilisé, je me sentais que je ne pouvais pas vivre sans arme. Je me souviens que dans les premiers jours de ma démobilisation je circulais avec un couteau pour me protéger contre qui pourrait m'agresser. Même à la maison, on avait peur de moi parce qu'ils voyaient que j'étais colérique».*

CL nous a déclaré que maintenant il a guéri, qu'il peut entrer dans un groupe et causer avec les autres, engager un débat avec ses proches ; ce qui n'était pas le cas dans les premiers jours de sa démobilisation. C'est pour cela qu'il salue la contribution du PDRT dans la réinsertion des ex-combattants au sein de leurs familles. Toutefois, l'image sociale de CL n'a pas changé comme l'a été sa santé mentale. Voici son témoignage : *« Naho mbona ko kuri jewe hari ikintu kinini cahindutse, abantu umenga baranyinuba. Kubera bahora bavuga ngo narahahamutse nta kintu na kimwe bashobora kunyizeramwo».*

Ce qui se traduit : *« Même si je constate une amélioration en ce qui me concerne, les gens continuent de me discriminer. Ils disent souvent que je suis traumatisé, ce qui fait qu'il n'ait plus confiance en moi».*

Cela revient à dire que CL n'est pas considéré dans sa société et en est conscient, ce qui fait que son image de soi en dépend beaucoup. De plus, se référant à ces petits problèmes sociaux, CL accepte avoir échoué la vie civile et préférerait retourner au champ de bataille. Cela apparaît dans ces propos: *« Kuvuga ko noba narashoboye ubuzima busanzwe, jewe ntavyo mbona ! None ko mbona n'ababanyi banyinuba bakimbonamwo ubugwanyi. Je mbona umuntu yotuma yisubirira mw'ishamba ! »*

Ce qui signifie : *« Dire que j'ai réussi à me réintégrer, moi je ne le vois pas ! Même mes voisins continuent de me considérer comme un combattant. La solution serait de retourner dans le maquis ! »*

Il convient enfin de signaler que CL souhaiterait que son voisinage sache qu'un ex-combattant est une personne comme les autres, une personne de confiance au lieu de se méfier de lui et cela rendrait sa vie meilleure qu'aujourd'hui.

5.6. Conclusion

Le chapitre a porté sur la présentation des différents cas qui ont fait l'objet de notre enquête. Sur la base de notre guide d'entretien, ceux-ci ont été décrits du point de vue de leur originalité, du temps passé au champ de bataille, de ce qui les avait motivés et des modalités de leur démobilisation. La présentation a aussi porté sur le vécu de la guerre par nos enquêtés et, de manière brève, sur la vie sociale qu'ils mènent en tant qu'ex-combattant.

Cela étant, le suivant va relater de l'image sociale de l'ex-combattant en tant que projet, toute forme de représentation figurée que les autres membres de la société se font de l'ex-combattant.

CHAPITRE 6 : L'IMAGE SOCIALE DE L'EX-COMBATTANT

6. 0. Introduction

L'image étant toute représentation figurée, liée à un objet quelconque par la ressemblance perceptive, l'image sociale dont il est question ici correspond à toute représentation que revêt l'ex-combattant aux yeux des membres de sa communauté avec qui il est appelé à interagir.

Ainsi, le chapitre met en évidence les différentes attributions qualifiantes de la personnalité de l'ex-combattant telles qu'elles sont développées au sein même de sa famille restreinte et par ses voisins, lesquelles attributions finissent par être vécues par le sujet lui-même.

6.1. L'ex-combattant face aux préjugés

D'une manière générale, les préjugés sont l'une des catégories de jugements détachés de la réalité objective qui sont portés contre une personne ou un groupe de personnes vis-à-vis d'une situation ou d'un événement auquel elles ont pris part. Pour le cas qui nous concerne, il s'agit de cette situation évaluative portée contre les ex-combattants pour avoir pris part à la guerre qu'a connue le Burundi.

En effet, l'ex-combattant comme toute autre personne est un être social dont l'identité psychosociale reflète les échanges, les liens et les relations qui le lient à d'autres membres de sa communauté. Il va sans dire que pour une bonne cohabitation au sein de la communauté, ces relations interhumaines doivent être plus ou moins parfaites. Or, l'ex-combattant, après avoir passé une certaine période au champ de bataille ne peut s'empêcher d'afficher un comportement qui va à l'écart de celui des autres membres de sa société, d'où le fondement des préjugés qui lui sont collés.

D'après les informations que nous avons recueillies auprès de nos sujets, deux cas nous témoignent cette réalité sociale manifestant une représentation sociale négative de l'ex-combattant. Il s'agit des cas SAL et CLA. Pour le premier, la victimisation de SAL face aux préjugés apparaît dans ses propos quand il dit : *« (...) Ngishika hoho ngira nta n'uwampa na mwaramutse ! hagira agakomye ngo abo ni baba FNL, agasho ngako!»*

Ce qui veut dire : « *(...) Dans les premiers jours de mon arrivée, personne ne pouvait même me saluer. S'il surgissait quelque chose, on s'attaquait à nous ex-combattants du FNL et c'était l'emprisonnement».*

Ici, nous comprenons que SA a souvent été victime des croyances et des habitudes développées par la population à l'égard des combattants et plus particulièrement ceux du mouvement PALIPEHUTU-FNL. Cela apparaît dans la définition même du préjugé : *« Ensemble des comportements et des, habitudes d'un groupe en tant que celui-ci a des jugements a priori, des réactions non fondées sur une expérience, réelle des opinions adoptées sans examen à l'égard de lui-même et d'autres groupes».* (BIROU, 1969, p.263)

En plus de ces propos, il s'avère nécessaire de savoir que le cas SA montre que les préjugés naissent souvent entre deux groupes rivaux et affectent toute la communauté par la suite empêchant le groupe victime de mieux s'intégrer dans cette dernière.

Il en va de même pour CLA qui, suite au manque de confiance au sein de son voisinage qui voit toujours en lui, l'image d'un combattant, ne parvient pas à s'intégrer socialement dans sa société. Il le prouve comme suit : *« Ngitaha nyene abantu baranyinuba n'uwo muhuye yaguca kure waja kumuramutsa ukabona ko atekewe n'ubwoba. Aha mu kibano ni ukuri ntibigeze bizera ko noba narahindutse n'ubu hagize n'aho biba bikeka jewe».*

Pour dire : *« Dans les premiers jours de démobilisation, j'étais discriminé. Même celui qui osait me saluer le faisait avec peur. Ici dans le voisinage on n'a jamais cru que je pourrais avoir changé ; même maintenant s'il y a un cas de vol, on s'attaque à moi».*

Toutefois, l'observation de ces deux sujets nous a montré qu'ils ont la soif d'être compris et considérés dans la société afin de pouvoir s'y intégrer.

6.2. L'ex-combattant et sa famille restreinte

La famille restreinte constitue le noyau, le pilier de l'intégration de tout être humain au niveau primaire. Elle concourt à l'élaboration de la personnalité de ses membres en vue de leur permettre de mieux s'intégrer dans la société au sens le plus large du terme.

En effet, écrivent BLATEYROUN et al. (1996, p.70), *« La famille a pour mission fondamentale d'aider chacun de ses membres sur le plan financier, matériel et affectif, donc le protéger».* Il en découle que lorsqu'un individu manifeste un comportement inadmissible ou tout simplement souffre de l'un ou l'autre problème, la famille restreinte en devient la première victime car c'est elle qui doit intervenir en premier lieu. D'ailleurs, ne dit-on pas que *« Igito gitabwa iwabo »* c'est-à-dire que qu'il soit socialement indésirable, l'individu reste membre de sa famille.

Corollairement, qu'elle soit combattante ou pas, qu'elle vive dans sa famille ou pas, la personne reste membre de celle-ci et doit nécessairement y retourner avec tout ce qu'il a acquis comme nouveau comportement lequel comportement le reste de la famille est appelé à assainir en vue de réintégrer leur membre.

Cela apparaît clairement dans les propos de LE et ZA. Pour LE, son retour en famille a été perçu comme un miracle, ce qui a fait qu'elle soit chaleureusement accueillie. Elle le précise ainsi : *« Jewe aho nagaruka muhira wari nk'umunsi mukuru. Baratamvye bararyoherwa kuko hari n'abari baziko noba narapfuye».*

Ce qui veut dire : *« Moi, quand je suis retournée en famille, c'était comme une fête. Ils ont dansé et se sont amusés parce qu'il y avait ceux qui pensaient que je serais déjà morte».* Cela nous pousse à penser que cet accueil chaleureux a été conditionné par la manière dont notre enquêtée est entrée dans les groupes armés. Rappelons que celle-ci avait été enlevée par les rebelles, ce qui a causé un désespoir de retour au sein de sa famille pensant à une probable mort de leur fille.

ZA pour sa part, déclare ceci : *« Gutaha i muhira mvuye ku rugamba, jewe nta ngorane vyanteye. Ego ubwa mbere abo tuvukana baragomvye kugira ubwoba ariko nagumye ndabereka ko ntakiri umurwanyi ahubwo ko nshaka tubane turabe uko twokwiteza imbere».*

Pour dire : *« Mon retour en famille du champ de bataille n'a presque rien changé. C'est vrai qu'auparavant mes frères avaient peur de moi mais je leur ai montré que je n'étais plus combattant plutôt que j'ai besoin de cohabiter avec eux et nous organiser pour des projets de développement».*

De ces suggestions, nous remarquons que la réussite de l'intégration de ces sujets résulte d'une part de l'accueil qu'ils ont reçu de leurs familles respectives et d'autre part de la soif de se revoir admis comme membres de la famille.

Cependant, le travail étant l'outil d'intégration sociale par excellence, la délinquance que nous avons constatée chez AUD montre bel et bien qu'il compromet le probable désir de sa famille de le recevoir comme l'un de ses membres. Cela apparaît dans ses propos: *« Aho badusubirije mu buzima busanzwe, jewe kweri narabonye ko na batonya banje batavyakitiye neza kuko n'ubu baracantinya. Aha na mama twama twashwanye ngo sinja kurima nanje nimenyerereye igisoda».*

Ce qui se traduit : *« Avec notre démobilisation, vraiment j'ai vu que même mes petits frères l'ont mal accueilli parce que même maintenant ils ont peur de moi. Ma mère aussi me condamne de ne pas l'accompagner dans les champs alors que moi je suis habitué aux activités militaires».*

Nous constatons que malgré les efforts fournis par sa mère, AUD n'a pas pu s'intégrer socialement parlant. Cela se perçoit à travers l'image sociale négative qui lui est réservée au sein même de sa famille restreinte et la représentation qu'il se fait des non ex-combattants.

6.3. L'influence de la communication sur l'image sociale de l'ex-combattant

Dans toute communauté, la communication reflète les échanges et les relations entretenues entre ses membres. Autrement dit, la communication tient une place privilégiée au sein d'une société car c'est grâce à elle que s'opèrent différents processus sociaux comme l'intégration et la réintégration de ses membres. Il en ressort qu'une mauvaise communication au sein d'une institution quelconque doit nécessairement engendrer une mauvaise cohabitation entre les membres de celle-ci.

De même, la réintégration sociale des ex-combattants ne peut se faire qu'à l'aide de la communication qui rend ces "ex-bourreaux", "ex- assaillants" admissibles dans leurs milieux natals. Le dialogue intervient donc dans l'assainissement d'un milieu social rassurant qui permet aux non ex-combattants de surpasser les préjugés et stéréotypes qu'ils avaient vis-à-vis de l'ex-combattant. ZA le témoigne comme suit : *« Mu kibano je novuga ko ata kinini cahindutse. Aho tuviriye muri "centre de démobilisation" batwigishije uko twokwitwara bituma tworoherwa kubana n'abandi.*

Kandi noneho no munyuma baradukurikiranye bakadukoranya n'abasangwa bakatubwira ingene twobana. Ivyo vyarahinduye ikintu kinini kuko n'uwahora akwinuba yarateba akaba umugenzi muhuye akakuramutsa».

Ce qui signifie : *« Dans le voisinage, je dirais que peu de choses ont changé. Dans le centre de démobilisation, on nous a appris comment nous comporter et ça nous a aidés à cohabiter avec les autres. Même après, ils nous ont suivi et ont organisé des réunions avec les « résidents » pour nous aider à nous intégrer. Cela nous a beaucoup aidé car même celui qui te discriminait finissait par être ton ami et te saluait quand vous vous rencontrez».*

Ces propos mettent en évidence le rôle des groupes de parole dans le processus de réintégration sociale des ex-combattants. Grâce à eux, certains ex-combattants comme ZA ont gagné la confiance dans leurs milieux de vie et sont aussi devenus confiants en leurs voisins qui, auparavant, étaient leurs ennemis. Autrement dit, le dialogue leur a permis de s'ouvrir les uns aux autres ce qui a supprimé certains préjugés au profit du vrai contact et de la bienveillance réciproque.

ROSENBERG (1999, p.11) en dit davantage quand il parle, ici de la communication non violente qui est *« (...) un mode d'expression et d'écoute qui nous permet d'être généreux et de trouver un contact vrai avec nous même comme autrui, laissant libre cours à notre bienveillance naturelle».* Il convient aussi de signaler que nos sujets nous ont affirmé que les instructions reçues dans les centres de transit sur la cohabitation avec les autres non ex-combattants leur ont été d'une grande importance.

En effet, *« l'expérience vécue dans un groupe de rencontre peut mettre en mouvement des changements profonds à l'intérieur de l'individu et dans son comportement mais également dans toute une série de relations générales d'une organisation»,* écrit ROGERS (1966, p.56).

Toutefois, AUD nous donne l'exemple d'un ex-combattant ferme et solitaire qui ne s'ouvre pas à son entourage. Celui-ci attache très peu d'importance à la communication avec les non ex-combattants. Il le précise en ces termes : *« Je mbona atakamaro ko kwisemba abo batagiye ku rugamba kuko n'ubu baguma batwinuba. (...) Natwe nk'abasirikare dutegerezwa kwiyubahiriza».*

Pour dire : *« Moi je trouve qu'il n'y a pas d'importance de se familiariser avec ceux qui n'ont pas été au champ de bataille car ils continuent de nous discriminer. (...) Et nous, comme des militaires, nous devrons nous faire respecter».*

Ces propos nous aider à comprendre partiellement la personnalité de AUD qui, comme nous l'avons observé, souvent est calme, agressif, colérique et communique violemment. AUD entretient de mauvaises relations avec son entourage et plus particulièrement avec ceux qui n'ont pas été au champ de bataille.

6.4. Conclusion

La communication garde une place prépondérante en ce qui est de la détermination de l'image sociale de l'ex-combattant. Des cinq cas qui ont fait l'objet de notre enquête, quatre nous témoignent une communication plus ou moins non violente tandis qu'un cinquième nous en prouve le contraire.

Cela étant, les cas ZA, LE, CL et SA qui s'ouvrent au voisinage en lui communiquant socialement ont réussi à s'intégrer dans leurs familles malgré que les degrés d'intégration soient différents. Ils ont ainsi gagné la confiance des résidents et leur image sociale est par après devenue plus ou moins positive. Par contre, la méchanceté, l'ignorance et l'agressivité qui caractérisent AUD ne lui permettent pas de communiquer à son voisinage et par conséquent, entachent son image sociale.

CHAPITRE 7: L'ESTIME DE SOI CHEZ L'EX-COMBATTANT

7.0. Introduction

L'estime de soi chez l'ex-combattant en particulier et chez tout un chacun en général, reste une donnée non moins importante dans la détermination de l'image de soi chez celui-ci. Il s'agit en fait d'une auto-évaluation sur sa valeur globale dans tous les aspects de sa personnalité : psychologique, intellectuelle, affective, comportementale, SILLAMY (1983, p.91) écrit que *« l'estime de soi indique dans quelle mesure un individu se croit capable, valable, important. C'est un ensemble d'attitudes et d'opinions que les individus mettent en jeu dans leur rapport avec le monde, ce qui suppose l'existence d'un réseau de comportements de l'individu liés à l'estime de soi».*

Ainsi, le présent chapitre met en évidence comment l'autoperception, le comportement et la confiance chez l'ex-combattant interagissent pour déterminer son estime de soi et par conséquent, son image de soi.

7.1. L'ex-combattant et son auto perception

D'une manière générale, l'auto-perception consiste en la façon dont un individu se perçoit lui-même. Elle résulte des antécédents de sa personnalité entre autre son passé son caractère, ses habitudes, ses valeurs et intérêts et plus particulièrement de ses conditions de vie présentes.

Tout cela va lui permettre d'une part de déterminer sa position au sein de la société par rapport aux autres membres de cette dernière. D'autre part, l'individu se trouve face à un contrôle social constitué des lois et règles auxquelles il doit se conformer pour sauvegarder sa position sociale en tant que membre à part entière. Autrement dit ce contrôle social lui sert de miroir à travers lequel il doit se regarder dans l'évaluation de cette position qui est la sienne.

En ce qui nous concerne, il s'agit de l'analyser, l'auto perception de l'ex-combattant suite à la vie menée sur le champ de bataille, aux préjugés et stéréotypes qui lui sont infligés et face aux règles et lois sociales qui lui sont dictées pour réussir sa réintégration sociale étant donné que *« l'intégration sociale c'est l'adaptation des parties au tout, les parties étant les membres ou les microgroupes, le tout étant le groupe ou la société globale»*, BIROU (1975, p.289).

L'auto perception de l'ex-combattant peut donc être positive tout comme elle peut être négative. Avoir une bonne estime de soi, c'est porter une évaluation favorable sur soi, ce qui mène vers la prise de conscience de ses atouts et de ses faiblesses. C'est ce qui apparaît dans ces propos de LE quand nous lui avons demandé s'il lui serait arrivé de se faire élire dans l'une ou l'autre institution. Elle dit : *« Ego ndi mw'ishirahamwe kandi ndi mu barirongoye. (...) Naritoje hama barantora. Nabonye umenga bonyizera naho nahoze ku rugamba hama nditoza baca barangomwa»,*

Ce qui veut dire : *«Oui je suis membre d'une association et d'ailleurs je suis parmi les dirigeants. (...) Je me suis fait élire et on m'a élue. J'ai estimé que les membres pourraient avoir confiance en moi malgré que je sois ex-combattante, et ça a été le cas»,*

Cela montre que LE, bien qu'elle soit ex-combattante, continue à se voir au même rang social que ceux qui ne le sont pas et a voulu évaluer la confiance qu'ils peuvent avoir en elle et l'a trouvée positive. Cet état de choses rejoint l'idée de SILLAMY (1983, p.92) selon laquelle cette dimension donne une capacité à se décrire et à s'analyser de manière précise et à anticiper son attitude et son aptitude dans diverses situations. C'est aussi porter l'attention que l'on a envers soi, le respect de ses ressentis, le « prendre soin de soi » de ses émotions. Ceci permet donc dans une certaine mesure à l'ex-combattant d'évoluer vers une intelligence émotionnelle qui permet de clarifier ce qu'il ressent pour identifier, comprendre, exprimer et utiliser les émotions au service d'une finalité centrée sur lui ou sur les autres.

Cependant, l'ex-combattant, suite à son vécu peut avoir une estime de soi négative variant entre la sous-estimation et la surestimation de soi. Pour le premier cas, il se percevra comme un incapable à tout car il prendra seulement conscience de ses faiblesses. Quant au second cas, l'ex-combattant, tenant compte de son expérience, aura tendance à se survaloriser en se considérant comme s'il serait capable de tout et ignorera toute relation d'avec les autres. Il s'agit du cas AUD de nos enquêtés. Il dit : *« Jewe abo dusangiye ivyiyumviro turahuza. Abandi nabo birabaraba. (...) none wibaza ko umuntu yaciye ku rugamba yoguma yitwara nk'umunyagihugu asanzwe ! »*

Ce qui veut dire : *« Moi, je suis en bons termes avec ceux avec qui nous partageons les mêmes idées. Les autres, je m'en fous d'eux. (...) Croyez-vous qu'un ex-combattant peut se comporter comme un simple citoyen ! »*

Tous ces propos et constats réalisés auprès de nos enquêtés nous amènent à comprendre que l'auto perception de l'ex-combattant prend source dans son passé en tant que combattant et sa personnalité au contact avec les autres groupes sociaux depuis sa famille restreinte jusqu'à la société tout entière. C'est donc en se comparant aux autres par rapport aux conditions psychosociales et socio-économiques que l'ex-combattant définit sa place au sein de sa société et ainsi construit son image.

7.2. Le vécu comportemental de l'ex-combattant

La réintégration de l'ex-combattant dans la vie civile exige de lui l'adoption d'un comportement autre que celui d'un combattant. Ce changement comportemental peut être réussi tout comme il peut échouer ; d'où l'on parle de l'échec de l'intégration sociale ou de la réussite de celle-ci.

Autrement dit, la démobilisation de l'ex-combattant suppose qu'il rejoint sa colline natale qu'il avait quittée pour des raisons qu'il peut avoir atteint ou pas, afin de vivre dans l'entente, l'entraide et la solidarité avec des personnes qui, souvent ont une vision négative de lui. Cet état de choses engendre des répercussions sur son comportement comme ça a été le cas pour certains de nos enquêtés.

CL le témoigne en ces termes : *«Erega n'ubundi kugaruka kubana n'abantu bahora bakubonamwo ubwicanyi, ntikabura ! Je n'ubu hariho abantu n'iyo duhuye barya insya z'amenyo. Mu bisanzwe natwe dutegerezwa kumenya ingene tuvyifatamwo kuko hariho ababanyi usanga bataryoherwa n'uko twagarutse turi bazima.»*

C'est-à-dire : *«Vivre avec ceux qui te voyaient comme assaillant n'est pas chose facile ; des problèmes ne manquent pas. Moi par exemple, il y en a qui grincent les dents à mon passage ! Normalement, nous aussi nous devrons savoir comment nous y prendre car il y a ceux qui ne voulaient pas que nous retournions vivants».*

Nous retenons que le comportement de CL est beaucoup influencé par l'image qu'il croit avoir au sein de son voisinage.

SAL, pour sa part, a affirmé qu'il a développé une certaine haine envers certains membres de son voisinage suite à la discrimination qu'ils lui témoignent. Il dit : *« Tutabeshanye aha nta mubano mwiza dufitaniye n'abantu bamwe bamwe kubera imvo za poritike. Aha duhigana urw'inkoko n'akagomba ! Kandi ntakindi tuzira atari uko twahoze turi aba FNL».*

Pour dire : *« A vrai dire, ici il y a des gens avec qui nous menons une mauvaise cohabitation pour des causes politiques. Nous nous regardons en chiens de faïence pour la simple raison que nous étions membres du Palipehutu-FNL.»*

Bien que SA ait une ambition de mieux cohabiter avec ses voisins, il se heurte à une discrimination dont probablement il n'est pas responsable mais qui, en retour, le rend agressif envers certaines personnes. Il se dégage donc de ces propos que SA et CL sont victimes des préjugés et des stéréotypes développés par leur entourage à l'endroit des ex-combattants du mouvement PALIPEHUTU-FNL. FISCHER (1987, p.106) l'explique en ces termes : *« (...) le facteur discriminatoire semble dépendre de l'appartenance à un groupe plutôt que les conditions individuelles.»*, Cela handicape, d'une manière ou d'une autre, leur désir de se réintégrer dans la société.

Par contre, l'AU a témoigné un comportement d'un pur combattant malgré qu'il ne le soit plus. Ici, nous avons retenu une surestimation vis-à-vis de son voisinage mêlée à une agressivité discriminative et tout cela se résume en la délinquance qui le pousse à s'adonner à des pratiques militaires, à l'addiction, bref à outrepasser les conseils de sa mère.

En définitive, le comportement de l'ex-combattant est déterminé, d'une part, par son vécu de la guerre qu'il peut ne pas parvenir à liquider dans sa vie « civile » et d'autre part par l'image que la société lui donne en tant qu'ex-combattant appelé à vivre en harmonie avec les autres. Toutefois, quelles que soient les circonstances vécues et que l'ex-combattant continue à vivre, sa réintégration sociale dépend en grande partie de sa personnalité car l'expérience nous a montré qu'il y en a qui réussissent à s'intégrer dans leur communauté.

7.3. La confiance en soi et l'esprit d'initiative

Etre confiant en soi suppose croire en sa capacité à s'exprimer et à agir de façon efficace, appropriée et authentique, en étant impliqué et en accord avec ses actes. On comprend donc que la confiance en soi et l'esprit d'initiative chez l'ex-combattant sont des données importantes dans la détermination de son estime de soi et plus généralement de son image de soi. Avoir confiance en soi, c'est faire au mieux avec soi, par une dynamique qui relève à la fois de l'accomplissement (la réalisation effective de ses potentialités) et du dépassement (l'accès à un nouveau degré d'évolution de ses

aptitudes). C'est ainsi que la confiance en soi chez l'ex-combattant va s'extérioriser et s'articuler par l'affirmation de soi et l'expression de soi dans son milieu de vie, ce qui facilitera son intégration sociale une fois réussies.

7. 3. 1. L'affirmation de soi

Comme nous l'avons vu, l'estime de soi consiste en l'auto-évaluation de tout un chacun par rapport à l'autrui, celle-ci pouvant être positive tout comme elle peut être négative. L'affirmation de soi quant à elle, peut être assimilée à l'estime de soi positive qu'autant plus qu'elle atteste de la capacité à faire valoir ses pensées, ses émotions, ses besoins d'une façon déclarative mais aussi agressive.

Ainsi, les informations que nous avons recueillies auprès de nos enquêtés nous ont fait remarquer que « LE », « ZA » et « SA » ont une affirmation positive de soi malgré qu'elle soit variable de l'un à l'autre. Cela apparaît clairement dans cette réponse que LE a donnée quand nous lui avons posé la question de savoir si elle se serait fait élire dans l'une ou l'autre institution. Elle nous a répondu : *« Ego naritoje mw'ishirahamwe hama barantora ubu ndi mu barirongoye muri komine.»*

Ce qui veut dire : *«Oui je me suis faite élire dans notre association et on m'a élue ; maintenant je suis parmi les représentants de celle-ci au niveau communal.»*

Pour sa part, ZA ne veut pas être leader mais préfère plutôt organiser son commerce étant donné qu'en administration il gagnerait moins. Il explique : *« Jewe vyaba ivyo vy'intwaro canke vy'amashirahamwe ntavyo ndimwo. Nitungiwe n'ukudandaza (...) kandi noneho n'abo bakuru b'imitumba sibo baronka menshi kunsumvya.»*

Pour signifier : *« Moi, que ce soit l'administration ou les associations, je ne m'y intéresse pas. Je vis de mon commerce (...) et d'ailleurs ces chefs de collines ne sont pas eux qui gagnent plus que moi».*

Nous constatons que LE et ZA ont déjà trouvé la place qui leur convient au sein de la société et sont à mesure d'organiser leurs projets sans exagérer, dévaloriser ou déformer ni leurs besoins ni ceux des autres. Il convient aussi de remarquer que LE et ZA sont influents dans leur voisinage car ils sont souvent consultés dans la résolution de petits conflits survenant dans les familles.

Bien que le cas « SA » affiche lui aussi une affirmation de soi positive, ce dernier revêt une particularité qui le distingue des deux précédents. En effet, SA essaie de s'affirmer et d'organiser ses besoins et émotions en vue d'évoluer et de se renforcer pour changer mais se heurte toujours à un problème lié aux préjugés et stéréotypes dans son entourage. Il témoigne : *« Naho mbona ko kuri jewe hari ikintu kinini cahindutse, abantu umenga baranyinuba. Kubera bahora bavuga ngo narahahamutse nta kintu na kimwe bashobora kunyizeramwo.»*

Ce qui se traduit : *« Même si je constate une amélioration en ce qui me concerne, les gens continuent de me discriminer. Ils disent souvent que je suis traumatisé, ce qui fait qu'ils n'ont plus confiance en moi.»*

Ces propos mettent en évidence le sentiment de culpabilité qu'éprouve SA face aux préjugés et stéréotypes qui lui sont infligés. Cela a pour conséquence le manque de confiance en son entourage mais également le manque d'initiative suite aux échecs répétitifs.

Succinctement, l'affirmation de soi sous-entend sa reconnaissance de soi, la maîtrise de ses ressources intérieures afin de décrypter son expérience vécue et pouvoir déjouer les croyances sociales à son égard lorsqu'elles sont limitantes et les solliciter quand elles sont renforçantes.

7.3.2. L'expression de soi

L'expression de soi, en tant que composante de l'affirmation de soi et dimension de l'estime de soi implique la réalité projetée de sa subjectivité profonde, de son identité. Il revient donc à dire que l'ex-combattant, compte tenu de l'expérience vécue, peut ne pas avoir dépassé le statut de combattant et manifester un comportement antisocial, entravant par la suite le processus de réintégration sociale. C'est le cas de AUD qui, malgré qu'il soit déjà démobilisé se comporte comme un combattant comme il nous l'a témoigné quand nous avons voulu le savoir qu'il garde du champ de bataille : *« (...) none nobura ico nahakuye kandi nanje ubu ndi umusirikare ! »*

Pour dire : *« (...) je ne peux pas dire que je n'ai rien gagné parce que maintenant moi aussi je suis militaire».*

Nous comprenons alors que AUD se croit toujours combattant, ce qui d'ailleurs motive son calme, son insolence, sa méchanceté et son agressivité envers autrui comme nous l'avons déjà constaté.

Avec ce témoignage et de toutes nos observations auprès de AU, nous déduisons une surestimation de celui-ci vis-à-vis du reste de son voisinage. Il se montre comme s'il n'a rien à voir apprendre des autres que plutôt, ce sont eux qui ont à apprendre de lui et à le respecter. Toutefois, les informations que nous avons recueillies auprès de nos autres enquêtés démontrent un désir de se réintégrer dans leur communauté malgré certains obstacles dont la pauvreté, les stéréotypes et les préjugés qui font qu'ils sont négativement connotés au sein de la société.

En bref, la confiance en soi relève de l'acceptation de soi en tant qu'être capable de s'affirmer et s'exprimer ou tout simplement d'extérioriser son vécu subjectif. Ici, nous saisissons l'interaction entre l'auto perception et le vécu comportemental de l'ex-combattant dans la détermination de son estime de soi.

7.4. Conclusion

Ce chapitre avait pour objectif d'observer et analyser comment l'ex-combattant s'estime au sein de son groupe social. Pour y arriver, nous avons cherché à comprendre l'auto perception chez l'ex-combattant et avons constaté que l'ex-combattant a tendance à intérioriser les stéréotypes en son égard et avoir une perception négative de soi. Cela a pour conséquence le manque de confiance en soi et d'esprit d'initiative ; ce qui handicape la vie professionnelle de l'ex-combattant. C'est dans ce cadre que le chapitre suivant porte sur les perspectives chez l'ex-combattant dans la mesure où celles-ci dépendent essentiellement de sa vie professionnelle.

CHAPITRE 8 : L'EX-COMBATTANT ET SES PERSPECTIVES

8.0. Introduction

En parlant des perspectives d'avenir chez l'ex-combattant dans le cadre de son image de soi, nous cherchons à comprendre comment il vit son présent et prépare son futur.

En effet, l'ex-combattant comme toute autre personne, a sa propre façon de se représenter l'avenir. Cette représentation tient souvent sur les conditions socio-économiques, socioculturelles mais aussi du vécu psychosocial de l'individu.

Le présent chapitre montre clairement comment le psychologique et le social interagissent chez l'ex-combattant dans sa façon de voir le monde et d'organiser son avenir tout en dégageant d'éventuelles limites à ce projet.

8.1. L'ex-combattant et sa vie professionnelle

Avec la vie du monde moderne, nous observons de nouveaux phénomènes sociaux qui concourent considérablement à la complication de la vie professionnelle. Ici on citer à titre illustratif l'explosion démographique et le progrès de la technologie qui occasionnent chacun de sa manière le chômage. On peut aussi citer ces guerres répétitives qui concourent au désœuvrement de certains groupes humains si on s'en tient à leur situation socio-économique et l'accessibilité à l'emploi.

Toutefois, avoir un emploi au sein de sa communauté est un facteur très important pour une bonne intégration dans cette dernière mais aussi une meilleure façon d'être considéré dans son entourage.

L'emploi permet à toute personne en général et à tout ex-combattant en particulier de subvenir à ses besoins, d'être autonome et d'organiser ses projets surmontant la méfiance, les préjugés et les stéréotypes dont il est souvent victime. Cependant, les données que nous avons recueillies auprès de nos enquêtés ont montré que la condition d'ex-combattant les prédispose à l'inaccessibilité à l'emploi. Par conséquent, certains ont déclaré avoir échoué la vie civile. SA nous l'exprime ainsi : *« Jewe kuvugako nashoboye kumenyera ubuzima busanzwe, ntavyo mbona. Mu bisanzwe nk'abantu twagwaniye igihugu Leta ntiyari guca iduta nk'uku. Twaridukwiye*

kwitabwaho, bakaturonderera akazi n'iyo koba ak'ubusiti mugabo umuntu agashobora kwibeshaho nk'abandi. Nayo ubu bihuye n'uku kuntu batwinuba nta n'uwokwizigira ngo umurariríre n'ibutike.»

Ce qui se traduit *« Dire que j'ai réussi à m'intégrer dans la vie civile, moi je ne le vois pas. Normalement nous qui avons lutté pour le pays, l'Etat ne devrait pas nous ignorer comme ça. Il devrait penser à nous et nous trouver du travail au moins dans les services de gardiennage afin que nous puissions subvenir à nos besoins comme les autres. Mais maintenant, vu que nous sommes discriminés, on ne peut même pas trouver qui peut te confier la garde de sa boutique».*

Cela montre que la vie professionnelle de SA est limitée par son image sociale. En effet, celui-ci est discriminé dans son voisinage suite à la persistance des préjugés et stéréotypes développés à l'égard de tout ex-combattant. Ceux-ci font que tout son entourage n'a pas confiance en lui d'autant plus qu'on ne peut pas le responsabiliser même pour la gardiennage d'une boutique. Cet état de choses le rend plus pessimiste car, dit-il, son avenir est obscur. Il dit : *« Kuvuga ico nokora ngo mbeho neza, je ntaco mbona ! Ko ntari budandaze nk'abandi atagatahe mfise , ko bitakunze ngo ninjire mu gisirikare aho tuviriye mw'ishamba, n'ukuzopfira muri ubu bukene nyene.»*

Ce qui signifie : *« Dire ce que je peux faire pour améliorer mes conditions de vie, moi je ne le vois pas. Je pourrais faire le commerce comme les autres mais je n'ai pas de fonds. Comme je n'ai pas eu la chance d'être recruté dans l'armée régulière lors de notre démobilisation, je mourrai dans cette misère.»*

Cela montre que SAL a perdu l'espérance de vivre dans le sens où CHOMBART DE LAUWE (1973, p. 38) la définit *« Une attitude globale de tout l'être qui, au-delà des désillusions et désespoirs déçus, garde une raison de vivre malgré les échecs qu'il rencontre.»*

D'après nos observations de SA et compte tenu de ses propos, cela proviendrait du fait que ce sujet a intériorisé l'image sociale qu'on se fait de lui et l'a faite sienne. Ainsi, il est devenu pessimiste et désespéré et manque d'initiative car, selon lui, sa vie est perdue le jour où il n'a pas eu la chance d'être inséré dans l'armée régulière·

Il convient de souligner que CLA aborde la question de l'avenir de la même manière que SAL et déplore la pauvreté qui ronge la vie des ex-combattants et plus

particulièrement ceux issus du mouvement FNL et le soutien aux seuls ex-combattants du CNDD-FDD. En effet, dit-il : *« Nta kuntu twotera imbere kandi abo twofadikanije aribo baduhiga. Reta nayo ikitaho bamwe ikareka abandi.»*

Pour dire: *" Nous ne pouvons pas progresser alors que nous sommes pourchassés par ceux avec qui nous devrions nous entraider. Et l'Etat préfère aider les uns au détriment des autres."*

Il est donc clair que CLA attribue sa pauvreté à l'Etat qui ne lui vient pas en aide comme il le fait pour les ex-combattants du CNDD-FDD mais aussi à la discrimination qu'il subit au sein de sa communauté. Néanmoins, « ZA » et « LE » montrent une bonne organisation professionnelle malgré le temps perdu au champ de bataille comme ils le disent. LEO explique : *« Kazoza je mbona atahandi ndakazeye atari mu burimyi bwanje nyene ngira ngo n'aya mashirahamwe yo gufashanya. Kandi iyo aba atari ikirere kiza kirahinduka n'ubu bukene bwugarije igihugu, umwanya umuntu yataye ku rugamba yowirishe.»*

Ce qui se traduit : *« Mon avenir ne proviendra nulle part ailleurs que l'agriculture et peut- être dans ces associations d'entraide mutuelle. Mais n'eut été les changements climatiques et cette pauvreté qui ronge le pays, le temps perdu au champ de bataille pourrait être rattrapé.»*

On comprend que LE s'enchante du pas lancé après sa démobilisation et espère se rattraper du temps perdu. ZA pour sa part, a aussi affirmé que malgré la déception qu'il a eue de la guerre, il espère prospérer dans son commerce et son agriculture. Il témoigne : *« Ku vy'ukuri jewe Yesu yarampezagiye. Uretse umwanya nataye ngwanira ibitaja ntibize, ubu ndashima utudandazwa twanje n'uburimyi birantunze hamwe n'umuryango wanje.»*

C'est-à-dire : *« A vrai dire, Jésus m'a béni. Le temps que j'ai perdu en luttant pour des choses sans importance, maintenant je me réjouis de mon commerce et de l'agriculture qui me font vivre avec ma famille.»*

En bref, les données recueillies auprès des enquêtés montrent que les ex-combattants comme tout autre individu, aspirent à un bon avenir. Cependant, leur vie professionnelle se heurte à de nombreuses difficultés qui font que leurs rêves ne sont pas réalisés. A ce niveau, on peut citer notamment les préjugés et stéréotypes dont ils

sont victimes et qui leur attribuent une connotation négative au sein de la communauté et les rendent méfiants de leurs voisins. Cela a pour conséquence la limite de l'accessibilité à l'emploi suivi du manque d'initiative chez l'ex-combattant. La pauvreté et la non reconnaissance de la condition d'ex-combattant par l'Etat ont aussi été soulignés par nos sujets comme obstacles aux perspectives d'avenir de l'ex-combattant.

8.2. Les limites psychosociales de l'avenir chez l'ex-combattant

Selon les circonstances, l'avenir de toute personne en général et de l'ex-combattant en particulier est, dans la plupart des cas, incertain et difficile à prédire. En effet, les opinions de nos enquêtés sont diverses et variées quant à la perception de leur avenir. En parlant des limites de ce dernier, les uns évoquent des causes psychologiques tandis que les autres les attribuent à la société. Cela a fait que nos enquêtés sont taxés de pessimistes malgré que les niveaux diffèrent. ZA et LE regrettent le temps perdu sur le champ de bataille et évoquent des limites psychologiques de leur avenir. LE le précise : *«Nka jewe iyo nzakubandanya amashure yanje nk'abandi ngira naje noteye imbere sinopfuye ndima. Abo twigana ubu bageze muri za kaminuza ! »*

Ce qui veut dire : *« Moi par exemple si j'aurais continué mes études comme les autres peut être que moi aussi j'aurais un bon avenir au lieu de mourir cultivatrice. Ceux avec qui j'étais ensemble à l'école sont maintenant à l'université ! »*

En ces propos, LE fait allusion à la manière dont elle a été enlevée par les rebelles, abandonnant ses études. Elle se compare aux autres et est consciente que son avenir pourrait être meilleur si elle avait continué ses études.

ZA, quant à lui, se culpabilise d'avoir fait le mauvais choix - celui de la guerre – et pense qu'il aurait une très bonne vie que celle qu'il mène aujourd'hui s'il n'avait pas perdu son temps à la guerre. Il déclare : *« (...) Iyo ntaza guta umwanya ngwanira ivyo ntazobona simba mbuze ico niyongereye. Ariko Yesu azobikora ko ntamugariyeyo canke ngo ngwe yo .»*

Ce qui signifie : *« (...) Si je n'avais pas perdu pas mon temps à lutter pour ce que je n'aurai jamais, je ne pourrais pas avoir d'avantage. Mais puisque je suis encore en vie et que je ne suis pas devenu handicapé, Jésus me le fera».*

Le regret de ZA est fondé sur la déception de la guerre qui ne lui a pas été du tout bénéfique. Toutefois, il reste optimiste et espère un avenir meilleur avec l'aide de Jésus. Quant à nos autres sujets enquêtés, la méconnaissance, la surestimation par rapport aux autres mêlée à l'agressivité, font aussi penser à un mauvais avenir pour eux. C'est par exemple le cas de AU qui se croit toujours combattant et compte mener une meilleure vie grâce à ce métier. Enfin, CL et SA situent la limite de leur avenir au niveau social. Ils disent que leur avenir est entravé par la méfiance qu'ils ont au sein de leur voisinage ; ce qui motive l'inaccessibilité à toute forme d'emploi selon leurs dires. D'autres limites comme la pauvreté, le manque de soutien de la part du gouvernement et la mésentente politique sont aussi évoqués par ces sujets.

8.3. Conclusion

Notre chapitre avait pour objectif de dégager les perspectives de l'ex-combattant. Ainsi, nous avons remarqué que l'ex-combattant est prédisposé au désœuvrement lié au manque de confiance dans son milieu de vie. Il est aussi victime des stéréotypes et préjugés qui limitent en quelque sorte son esprit d'initiative. La pauvreté, le manque de soutien de la part du gouvernement et les mésententes politiques ont aussi été soulignés par nos enquêtés comme limites de leur vision de l'avenir. Tous ces facteurs concourent à la compréhension du pessimisme que nous avons constaté les enquêtés quant à la perception de leur avenir.

CONCLUSION GENERALE

Notre travail avait pour objectif général d'étudier l'image de soi de l'ex-combattant en tant que déterminant de son intégration sociale.

Les objectifs spécifiques de notre recherche étaient de découvrir l'image sociale de l'ex-combattant, analyser comment l'ex-combattant s'estime au sein de son groupe social et de dégager les perspectives de l'ex-combattant.

La réalisation de ces objectifs a été faite de la manière suivante :

Dans la première partie du travail, nous avons effectué une revue critique de la littérature. En effet, celle-ci a consisté à la lecture de différents ouvrages relatifs à notre thème de recherche afin d'en dégager certaines orientations théoriques qui collent mieux avec celui-ci. Dans cette partie, nous avons introduit, justifié et délimité le thème de recherche, défini les concepts-clés et essayé de comprendre le phénomène dans le temps et dans l'espace en analysant plus particulièrement la manière dont l'ex-combattant est discriminé au sein de sa communauté. Le premier chapitre a été consacré à l'élucidation des concepts clés où les termes d'ex-combattant, image sociale, image de soi, préjugé, discrimination et intégration sociale ont été opérationnellement définis. Le deuxième chapitre parle des stéréotypes qui sont une façon de se représenter l'ex-combattant au sein de la société. Ainsi, nous avons essayé de comprendre comment ils peuvent devenir des réalités, comment ils influencent la perception d'autrui avant d'en analyser la conception cognitive. Le troisième chapitre quant à lui, est consacré à l'étude du préjugé en tant qu'une pratique de discrimination sociale. A ce niveau, nous avons montré les origines du préjugé et de la discrimination. Cette partie nous a amené à préciser notre question de recherche, à formuler nos objectifs et à démontrer le cheminement méthodologique adopté pour l'atteinte de ces derniers.

Du point de vue méthodologique, notre étude se veut qualitative et les données de terrain ont été recueillies à l'aide de deux techniques à savoir l'entretien semi-directif et l'observation. A cet effet, un guide d'entretien a été formulé sur la base des objectifs de recherche.

Dans la deuxième partie du travail, nous avons présenté les cas , analysé les données et interprété les résultats de l'étude auprès de cinq cas d'ex-combattants en commune MABANDA. Les données de terrain sont traitées à travers trois thèmes sous

forme de chapitres. Il s'agit de l'image sociale de l'ex-combattant, l'estime de soi chez l'ex-combattant et l'ex-combattant et ses perspectives d'avenir.

Ainsi, nous avons abouti aux conclusions suivantes :

Pour le premier objectif opérationnel qui visait à *découvrir l'image sociale de l'ex-combattant*, nous avons constaté que, compte tenu des souvenirs que la population garde de la guerre, l'ex-combattant est souvent victime des préjugés et des stéréotypes au sein même de sa famille restreinte, ce qui fait qu'il est négativement connoté et par la suite, perd toute confiance envers autrui. Toutefois, une place prépondérante devrait être réservée à la communication pour quiconque changer cette image sociale de l'ex-combattant et ainsi faciliter l'intégration de celui-ci dans sa communauté.

En ce qui concerne le deuxième objectif opérationnel qui consistait à *observer et analyser comment l'ex-combattant s'estime au sein de son groupe social*, nous avons réalisé que l'auto perception de l'ex-combattant prend source dans son passé en tant que combattant et sa personnalité au contact avec les autres groupes sociaux depuis sa famille restreinte jusqu'à la société toute entière. C'est donc en se comparant aux autres par rapport aux conditions psychosociales et socio-économiques que l'ex-combattant définit sa place au sein de sa société et ainsi construit son image. En plus, chez l'ex-combattant, la confiance en soi relève de l'acceptation de soi en tant qu'être capable de s'affirmer et s'exprimer ou tout simplement d'extérioriser son vécu subjectif. De là, nous saisissons l'interaction entre l'auto perception et le vécu comportemental de l'ex-combattant dans la détermination de son estime de soi.

Concernant le troisième objectif opérationnel qui était de *dégager les perspectives de l'ex-combattant,* nous avons relevé que l'ex-combattant comme tout autre individu, aspire à un bon avenir. Cependant, il est prédisposé au désœuvrement lié au manque de confiance dans son milieu de vie et aux stéréotypes et préjugés dont il est souvent victime. Cela a pour conséquence la limite de l'accessibilité à l'emploi suivi du manque d'initiative chez l'ex-combattant. La pauvreté et la mésentente politique ont aussi été remarquées comme faisant objet des limites de la vision de l'avenir chez l'ex-combattant. Tous ces facteurs concourent à la compréhension du pessimisme que nous avons constaté chez les enquêtés quant à la perception de leur avenir.

En ce qui concerne l'objectif général qui cherchait à *étudier l'image de soi de l'ex-combattant*, après avoir découvert l'image sociale de l'ex-combattant, analysé comment l'ex-combattant s'estime au sein de son groupe social et dégagé les perspectives d'avenir chez l'ex-combattant, nous concluons que cet objectif général a été atteint.

Cela étant, il nous semble opportun de présenter quelques suggestions pouvant aider, d'une part, l'ex-combattant à avoir une image de soi positive et d'autre part, son entourage, en vue de faciliter l'intégration sociale de celui-ci.

1. Au Gouvernement

- Mettre en place une politique claire visant la préparation psychologique des ex-combattants pour s'intégrer dans leurs communautés ;
- Encourager les ex-combattants aux activités entrepreneuriales en leur accordant des micro-crédits pour le démarrage ;
- Lutter contre tout esprit divisionniste au sein des ex-combattants ressortissant des différents ex-mouvements rebelles.

2. A l'entourage

- Réserver un accueil chaleureux et fraternel aux ex-combattants, ce qui facilitera leur intégration sociale effective ;
- Combattre toute forme de discrimination basée sur des préjugés et des stéréotypes envers les ex-combattants car chacun a sa personnalité qui lui est unique.

3. Aux ex-combattants

- S'exercer à différents métiers dans les écoles de formation professionnelle en vue de décrocher une certaine qualification et avoir de quoi vendre sur le marché du travail ;
- S'organiser en associations indépendantes et monter des micro-projets car dit-on, l'union fait la force ;
- Avoir l'esprit d'initiative car, c'est en forgeant qu'on devient forgeron ;

- Promouvoir leur unification au détriment de toute tentative de division de qui qu'il soit.

Au terme de ce travail, nous pensons modestement que nos suggestions pourront contribuer à l'amélioration de l'image de soi de l'ex-combattant. Cependant, nous ne prétendons pas avoir épuisé ce sujet dans tous ses contours. Cette étude est susceptible d'être critiquée, améliorée en vue d'assurer le dynamisme de la science. Il serait par exemple intéressant de mener une autre étude comparative sur le vécu psychosocial du combattant et celui de l'ex-combattant dans le but d'évaluer son intégration sociale.

BIBLIOGRAPHIE

I. Ouvrages

BADIN, P. (1977). *La psychologie de la vie sociale, les aspects psychosociaux de la personnalité.* Paris: Le Centurion.

BADIN, P. (1986). *Les aspects fondamentaux de la personnalité.* Paris : Bordas.

BLATEYROUN, M.L et al. (1996). *Vie familiale et professionnelle.* Paris : Ed. Foucher.

CHOMBART DE LAUWE, P. H. (1973). *Pour une sociologie des aspirations.* Paris : Denoël-Gonthier.

D'UNRUG (MC.). (1974). *Analyse du contenu et acte de parole, de l'énoncé à l'énonciation.* Paris : PUF.

DEBATY, P. (1967). *La mesure des attitudes.* Paris : PUF.

FESTINGER, L. et KATZ, D. (1974). *Les méthodes de recherche dans les sciences sociales.* Paris : PUF.

KLINNEBERG, D. (1965). *Psychologie sociale.* Paris : P.U.F.

LABORDERIE, R. (1979). *Les images dans la société et l'éducation.* Paris : Casterman.

LAGACHE, D. (1979). *L'unité de la psychologie.* Paris : P.U.F.

MAYER, R. et OUELLET, F. (2003). *Guide de l'entretien.* Paris : La Découverte.

MUCCHIELLI, R. (1973). *Le questionnaire dans l'enquête psychologique, connaissance du problème.* Paris : E.S.F.

MUCCHIELLI, R. (1972). *Opinion et changement d'opinion.* Paris : E.S.F.

MUCCHIELLI, R. (1979). *Comment ils deviennent délinquants ?* Paris : E.S.F.

NOVELLI, P.N. (1986). *Un séminaire sur la recherche qualitative.* Washington : R.S.S.

PORTNOY, H. (1969). *Demain de la pédagogie.* Paris : Magnand.

ROGERS, C. (1966). *Le développement de la personne.* Paris : P.U.F.

SCHARNITZKY, P. (2006). *Les pièges de la discrimination : tous acteurs, vous victimes.*

Paris : Archipel.

ROSENBERG, M. (1999). *Introduction à la communication non violente*. Jouvence : Dijou-Quetigny.

TAP, P. &VASCONCELOS, M. (2004). *Précarité et vulnérabilité psychologique*. Ramon ville : Saint Ange.

II. Dictionnaires et encyclopédies

BIROU, A. (1975). *Vocabulaire pratique des sciences sociales*. Paris : Ed. Economie et Humanisme.

DORON, R. & PAROT, F. (1991). *Dictionnaire de psychologie*. Paris : P.U.F

FISCHER, G.N. (1981). *Les fondements de la psychologie sociale*. Paris : Bordas.

HOTYAT, F. & DELEPINE, M. (1941). *Dictionnaire encyclopédique de pédagogie moderne*. Paris : Fernand Nathan.

LAFON, R. (1969). *Vocabulaire de psychopédagogie et de psychiatrie de l'enfant*. Paris : P.U.F.

PIERON, H. (1974). *Vocabulaire de psychologie*. Paris : P.U.F.

ROGERS, C. (1981). *Univers de la psychologie*. Vol 5. Paris : Lidis.

SILLAMY, N. (1983). *Dictionnaire usuel de la psychologie*. Paris : Bordas.

III. THESES ET MEMOIRES

GATIMATARE, M. (1991). *Image du malade atteint du SIDA et les réactions de l'entourage du malade sur son intégration sociale*. Mémoire inédit. U.B., F.P.S.E. Bujumbura

NIYONKURU, S. (2008). *Problématique de la réintégration socioprofessionnelle des ex-combattants*. Mémoire inédit. U.B. F.P.S.E. Bujumbura

ANNEXES

ANNEXE 1 : THEME ET SOUS-THEMES DU GUIDE D'ENTRETIEN

1. L'image sociale de l'ex-combattant

1.1. L'ex-combattant face aux préjugés

1.2. L'ex-combattant et sa famille restreinte

1.3 L'influence de la communication sur l'image sociale de l'ex-combattant

2. L'estime de soi chez l'ex-combattant

2.1. L'ex-combattant et son auto perception

2.2. Le vécu comportemental de l'ex-combattant

2.3. La confiance en soi et l'esprit d'initiative

3. L'ex-combattant et ses perspectives d'avenir

3.1. L'ex-combattant et sa vie professionnelle

3.2. Les limites psychosociales de l'avenir chez l'ex-combattant

ANNEXE 2 : PRESENTATION ET CONSIGNE EN FRANÇAIS

Madame / Monsieur, bonjour,

Je m'appelle NIYOMWUNGERE Jean Marie, je suis étudiant à l'Université du Burundi à la Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Education. Je suis en train de préparer un travail de fin d'études universitaires portant sur l'image de soi de l'ex-combattant.

Je me suis adressé à vous parce que vous êtes l'une de ces personnes et j'espère une franche collaboration de votre part. Tout ce que vous allez me dire sera d'une grande importance dans la réalisation de ce travail, raison pour laquelle je me suis muni de ce magnétophone pour que rien ne puisse être oublié. Les échanges sur les thèmes que je vais vous communiquer ne dureront pas longtemps et je vous garantis que votre anonymat sera protégé. C'est pour cela que votre nom ne figurera pas dans le présent travail.

Je vous remercie d'avance.

NIYOMWUNGERE Jean Marie

ANNEXE 3 : PRESENTATION ET CONSIGNE EN KIRUNDI

Mushingantahe / Mupfasoni, mwaramutse.

Jewe nitwa NIYOMWUNGERE Jean Marie, niga mw' ishule Kaminuza y'Uburundi meu gisata cigisha ivyerekeye indero n'inyifato. Ndiko ndategura igikorwa co kurangiza amashure ku vyerekeye ingene abahoze ku rugamba bibona.

Natumbereye mwebwe kuko muri muri abo bantu kandi nizeye ko mushobora kugira ico muntererereye kubibazo nibangikanije. Ivyo muza kumbira vyose bimfitiye akamaro kanini ari naco gituma nibangikanije aka kuma gafata amajwi kugira ntihagire na kimwe nibagira. Ikiganiro cacu ntikiza kumara umwanya munini kandi nobamenyesha ko ivyo tuza kuvugana atawuzomenya uwabimbwiye. Ni co gituma ata zina ryanyu nzoshira mu vyo nzandika muri iki gikorwa.

Mbaye ndabashimira.

NIYOMWUNGERE Jean Marie